SERAING, OUGRÉE, JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1
Trimestriel: nº9 – Janvier-Mars 1997 **éd. resp. Luce Minet** **4102 Seraing**

Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing

Souvenirs des années 30 - 50 : commerces et petits métiers, la sidérurgie (suite), des femmes au quotidien (suite)

Photo: chien du libraire Nélisse tirant la charrette de la tournée en 1945-46 (doc. M. Nélisse).

En-tête de facture de L. Doyen de 1929/Publicité Martino datant de la guerre 40-45/Les autres publicités datent de 1933 (doc. Leclecqs-Tonnet et Gillard).

Verre de l'amitié et projets

Encore un numéro de la revue, et c'est terminé. Tout à fait ? Non, nous essayerons de mettre en route une autre activité (voir plus bas).

Dès le début, la revue a rencontré la sympathie de nombreux habitants (et anciens habitants) de Seraing; celle-ci ne s'est pas démentie par la suite. La revue a en plus bénéficié d'une aide bénévole, sans laquelle elle n'aurait pas existé.

Ne serait-ce pas le moment pour les amis de la revue de se retrouver autour du verre qui porte bien son nom ? Pour lier connaissance, se rappeler quelques bons souvenirs, ou parler des nouveaux projets. Un petit cadeau sera remis aux personnes présentes.

Ensuite, vous êtes invités à voir ou revoir la pièce de théâtre "Le trésor d'Adrien", qui est basée sur des souvenirs racontés dans la revue: un bon moment d'émotion et d'humour, en plongeant dans la vie d'un Sérésien, avec des scènes du passé jouées par des enfants.

Votre présence sera pour nous un signe de sympathie et un encouragement.

Auriez-vous l'amabilité de nous téléphoner au 04/3366017 ou de renvoyer le formulaire ci-dessous pour nous informer de votre participation ?

Verre de l'amitié à 18 h 30.
Le trésor d'Adrien à 19 h 30. P.A.F.: 100 F (fin vers 21 h 15).
LIEU: Centre Culturel de Seraing, rue Renaud Strivay, 44 à 4100 Seraing.
DATE: le samedi 15 février 1997.

LE PROJET EN RESUME

Ce projet est issu de la rencontre du 23 octobre 96, qui regroupait la plupart des associations et personnes actives à Seraing dans les domaines de l'histoire et de la mémoire.

Nous envisageons la création d'une Commission Histoire et Mémoire de Seraing, qui fonctionnerait en collaboration avec les participants de la rencontre. La Commission choisirait un thème pour une année, et organiserait ensuite diverses activités autour de ce thème (une ou deux conférences, animation pour des jeunes, une publication avec des articles et des témoignages, etc.). D'autres tâches à plus long terme seraient poursuivies: liste des publications historiques sur l'entité; recueil de témoignages, en liaison avec des maisons de repos; défense du patrimoine historique; etc.

La synthèse de la rencontre du 23 octobre et le projet peuvent être obtenus sur simple demande à la revue.

Le projet sera élaboré dans les prochains mois, avec l'aide de toutes les personnes qui le souhaitent.

_ _

NOM: TEL.:

Nombre de réservations pour le verre de l'amitié:

Nombre de réservations pour "Le trésor d'Adrien":
Renvoyer à "Seraing, Ougrée, Jemeppe au passé", 84, rue Famelette, 4102 Seraing

Commerces et petits métiers

(première partie)

Ce dossier a été réalisé avec l'aide de l'animation du MRS d'Ougrée (section du home du CPAS). Les publicités du dossier ne pas sont choisies au hasard...

Mes tournées, par le libraire M. Nélisse (Vecquée, Seraing)

En 44, à la Libération, j'ai commencé à distribuer les journaux dans les abris de l'école du Taillis, le long du terril, rue Guillaume d'Orange. La tournée allait de la Vecquée au Haut-Pré et du Papillon au terril de Boncelles. J'ai commencé avec mon chien, Teddy, et une charrette. J'ai eu le chien après la guerre et il est mort en 1950. Il suffisait de dire: "Teddy, un Boche", et il commençait à gronder. Des prisonniers allemands logeaient dans des baraquements au Pré Soray et allaient travailler au charbonnage des Six Bonniers, sous la surveillance (symbolique) de deux sentinelles. Quand le chien les entendait rue du Chêne, il grondait et je devais bien le tenir. Je suis révolté par les publicités de nourriture pour animaux et les rayons dans les grands magasins, alors que tant de gens ont faim. Un jour fixe par semaine, nous allions à l'abattoir de Seraing avec un seau pour chercher des abats. On faisait la file à trente, quarante. Puis, on cuisait les abats à l'eau dans une marmite réservée pour le chien et on obtenait une gelée.

Le chien s'est adapté assez facilement à la charrette que j'avais bricolée moi-même. J'ai fabriqué le harnais avec des tuyaux déclassés des pompiers. D'abord, je l'ai appelé sans l'attacher; puis, je l'ai attelé et au début, il n'osait pas se déplacer, mais après un jour ou deux, il s'est habitué. Alors, quand je prenais le harnais, il sautait de joie, c'était une promenade pour lui. Le chien connaissait mieux la tournée que moi. A la Chatqueue, une vieille dame gardait des déchets de viande et un sucre, Teddy montait la rue rapidement devant moi et grognait devant la porte de la dame. Celle-ci lui donnait ses friandises. J'avais le temps d'arriver. Je m'arrêtais plus haut que l'église de la Chatqueue et je revenais par le sentier du Cornillon. Le chien montait seul la rue du Fort et il m'attendait. Le chien aimait jouer dans la neige; en été, il supportait mal la chaleur. Un inspecteur de la Société Protectrice des Animaux m'a dit qu'il fallait un plancher pour que le chien puisse se coucher quand je m'arrêtais, et une gamelle pour lui donner à boire (tout le monde lui offrait à manger et à boire !). Quand je mettais le plancher à terre, il s'asseyait à côté, où il avait plus frais. La marchande de lait avait aussi un chien; à Seraing, deux autres librairies faisaient comme moi. Après la mort du chien, j'ai continué mes tournées en vélo, puis en voiture.

Q.: Quelle était la particularité de la tournée par rapport au travail en magasin?
R.: Ce n'était pas pareil. En 1960, André Renard, relayé par les délégués syndicaux, a drillé les militants pour qu'ils s'abonnent à "La Wallonie", afin de soutenir le journal. Ceux qui s'abonnaient étaient gênés de me l'annoncer; une femme a dit au délégué: "Tu diras toi-même à Nélisse que je ne prends plus le journal". C'est la différence avec le magasin: vis-à-vis de celui qui fait la tournée, il y a une démarche à faire.

Dans les baraquements, l'accueil était irremplaçable. L'ambiance était sensationnelle. Maintenant, quand des anciens habitants des baraquements se rencontrent, ils disent qu'ils ne retrouvent plus la même chaleur humaine. C'est souvent au funérarium que je rencontre l'un ou l'autre qui m'en reparle. Aux baraquements, les gens étaient bien dans leur peau, mais quand ils ont habité dans des maisons, au même endroit, ce n'était plus la même mentalité. L'entraide était naturelle, quotidienne, elle semblait normale. C'était des prêtés pour des rendus; s'il manquait des tartines, il ne fallait pas aller au magasin. Quand un robot tombait, le baraquement était soufflé, tout le monde s'y mettait pour le remettre en place en le poussant, aussi bizarre que cela puisse paraître. Je me souviens d'une autre anecdote: un type s'était battu avec son voisin pour des raisons sentimentales, ils ne se parlaient plus; le lendemain, un des deux tombe à l'usine et se casse le bras. L'autre a été bêcher dans le jardin, avec des voisins, parce qu'au mois de septembre, il fallait des pommes de terre. Ça m'a frappé très fort. Combien y a-t-il de brouilles entre voisins qui ne se parlent plus? Alors que souvent ils ne se souviennent plus pourquoi ils se sont disputés. Un autre exemple: le lundi, lors de ma tournée, on me disait parfois: "Samedi, on ne t'a pas vu au mariage ou à la communion, viens, il y a un morceau de tarte qui t'attend". Au Nouvel An, le facteur était "joli" aux baraquements; moi, je n'ai jamais voulu boire, je prenais juste une tasse de café, c'est tout. Dans les baraquements, il n'y avait pas d'ouvriers qualifiés, mais des manoeuvres et des mineurs; ils ne payaient quasi pas de loyer. Quand on a parlé de construire des maisons, ce fut le drame. Si certains baraquements étaient des taudis, d'autres étaient de vrais bijoux. Une institutrice m'a raconté une autre anecdote. Dans les familles nombreuses, la grande fille devait aider la mère dans les travaux ménagers. Un matin, une fille était couchée sur son banc, à l'école. "Tu es malade ?" demande l'institutrice. "Non, je suis si tranquille ici." "Et bien, dors" dit l'institutrice, qui avait compris la situation. J'ai de bons souvenirs d'avoir fréquenté ces gens de près. Quand un baraquement brûlait, on faisait une chaîne avec des seaux remplis à la pompe, il flambait comme une torche.

La pompe était aussi un lieu de rencontre. Il y avait une pompe rue des Myrtilles. Des femmes parlaient entre elles, je les ai vues de loin. Je suis monté doucement en chaussettes, j'ai jeté une pierre dans un des seaux et je me suis sauvé. Une femme a repris la pierre et, furieuse, l'a lancée dans ma direction. Au même moment, un huissier montait avec son vélo; il n'a pas vu mon geste, mais bien la pierre lancée après moi, et m'a fait cette réflexion: "Si c'était après moi qu'on jette une pierre, je comprendrais, mais après vous?"

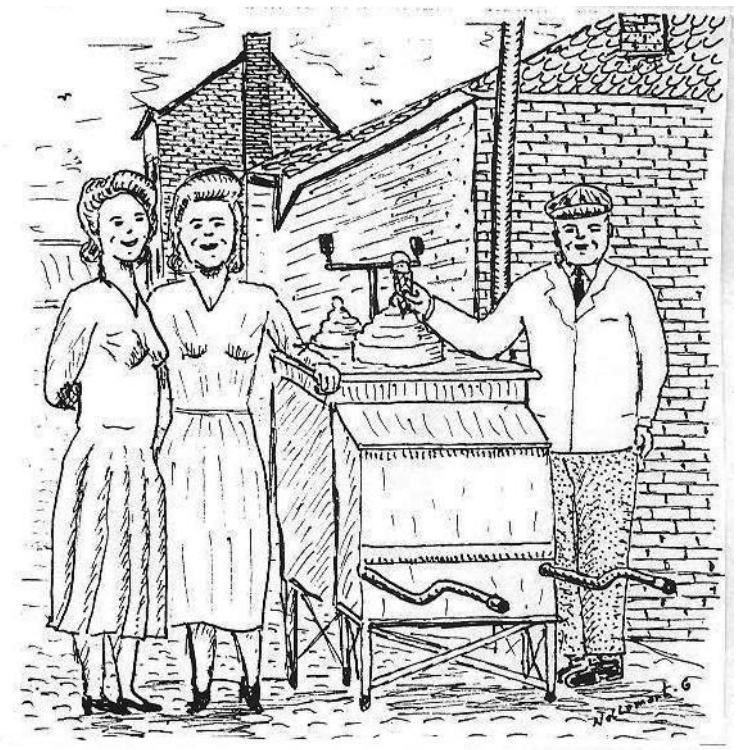
Les gens se rencontraient, se parlaient, la vie était commune, on se racontait ses misères et ses joies, il y avait une chaleur humaine. Rien qu'au-dessus, dans les baraquements, je comptais trois jeux de quilles: rue Marchandise, rue du Taillis et rue du Fort, et du monde y venait !

J'arrive en voiture chez un ménage avec deux filles. En riant, la femme me demande: "Tu nous conduis un tour en voiture ?" Il y avait peu de voitures à l'époque, dans les années 50. "Combien as-tu?" "50 F." "Je vais vous conduire pour 50 F." Dans un coin tranquille, je laisse mon moteur caler, et je leur dis: "Il faudra pousser". A trois, elles poussent et je démarre en les laissant en plan; un peu plus loin, je me cache. Je les entends se fâcher, puis, je me montre, et tout le monde a bien ri. Un jour, au matin, une dame m'accoste: "Tu ne veux pas conduire ma fille à l'hôpital, elle est prête à accoucher"; elle n'avait ni téléphone ni voiture. Un autre jour, à 4 h du matin, au début de ma tournée, dans la neige, je vois un bonhomme avec, me semble-t-il, une culotte de pyjama et des pantoufles. Je vais le trouver: "Vous habitez ici?". "Je ne sais pas." "Êtes-vous malade ?" "Oh! non." Je l'ai chargé dans la voiture et l'ai conduit à la clinique Merlot. C'était un amnésique.

Il n'y a pas longtemps, un monsieur s'adresse à moi: "Ne vendiez-vous pas des journaux à la Chatqueue ? J'achetais le journal sur le tram". En effet, je montais sur le tram vicinal au Haut-Pré, à Ougrée, il s'arrêtait à la Chatqueue et à la Vecquée; je passais dans les voitures et, à la Vecquée, je repassais dans l'autre sens; je descendais à la Marchandise et je retournais retrouver mon chien au Haut-Pré.

L'évolution de la vie fait qu'on a ras-le-bol de tout, tout le monde se renferme chez soi. Une dame m'a dit: "Je ne ressens pas le besoin de lire un journal, on a tout à la télévision". Je lui ai expliqué qu'à la TV, on survole rapidement et, en plus, on ne sait pas ce qui se passe dans la commune, près de chez vous. Par exemple, peu de gens savent qu'on ramasse les papiers chaque mois. Qui sait qu'il y a des parcs à conteneurs ? Moi, je ne peux pas me passer du journal et je lis autre chose que les chiens écrasés. Ça amène une culture. Quand je vendais les journaux, je criais, par exemple: "Grave accident à la Chatqueue, un enfant avale sa mère en la tétant !" C'est impensable actuellement, on dirait que je perds mes tartines. Je n'ai jamais eu de grosses misères avec personne. On me demandait des conseils pour tout: acheter une maison, avoir un prêt. Je n'ai jamais reçu de proposition malhonnête. On avait confiance.

Un sondage récent a montré que les revenus des libraires se répartissent environ ainsi: un tiers pour la presse, un tiers pour les jeux, un tiers pour le tabac; alors qu'il faudrait qu'au moins la moitié provienne de la presse. Avant, comme jeu, il n'y avait que la loterie nationale. C'était plutôt de la rigolade, on s'amusait comme des petits fous. Maintenant, les gens discutent sérieusement des jeux, ça devient une drogue dont le gouvernement est en partie responsable, car il les encourage. Le libraire n'a plus le temps de conseiller un livre, on est détourné de notre "mission" pour pointer le lotto.



Le marchand de glace Agnoli (dessin de G. Nollomont d'après une photo de Paul Biron)
Mme Bodson se souvient que M. Agnoli criait: "Pousse à la charrette, tu auras une galette."

Il ne faut pas avoir de nostalgie, la page est tournée. Je suppose que nos parents n'appréciaient pas toujours ce que nous faisions. Ma petite-fille m'a demandé: "Est-ce que vous aviez une salle de bain, avant?" "Non". "Tu ne te lavais jamais!" Elle ne peut pas imaginer qu'on se lavait dans une bassine.

Le glacier, par Mme Caljon-Gob

Le plus connu était Agnoli. Les Agnoli étaient d'origine italienne, ils travaillaient en famille. Les hommes se partageaient les quartiers de Seraing; et poussant leur charrette, ils passaient lentement dans nos rues, s'arrêtant aux endroits où ils savaient trouver leur clientèle. Pour avertir de leur présence, ils sonnaient de leur petite trompette, faisant accourir petits et grands.

A la Troque, quand il fallait remonter la rue du Puits et celle de la Boverie, Agnoli trouvait toujours deux ou trois

gamins pour pousser la charrette avec lui; pour leur peine, ils recevaient une galette ou un cornet en fin de course.

Les dames Agnoli s'occupaient surtout de leur belle grande charrette, ornée de dessins naïfs, hauts en couleurs, elle avait une galerie incrustée de miroirs, un peu à la façon des enluminures du "galopant". Elle avait sa place fixe à l'ombre de la "Passerelle". A la bonne saison, on y servait la crème glacée, en hiver, des marrons chauds, des pommes au sucre, des quartiers de noix de coco.

La glace d'Agnoli était délicieuse, ma préférée était celle au citron, il me la servait dans un verre car j'aimais la déguster à la petite cuillère – quel régal! – on aurait dit de la neige fraîche aromatisée au citron. Paul Biron, notre Mononke, était lui aussi friand de la glace d'Agnoli; Norgez, son biographe, lui consacre plusieurs lignes dans "Le portrait de Mononke".

Souvenirs de Mme D., couturière (Seraing)

Je suis née rue Cockerill en 1914. Plus tard, mon père qui était mineur de surface, a reçu une maison du charbonnage à La Troque. A seize ans, j'ai suivi deux années d'école de coupe à Seraing. J'ai travaillé en atelier pendant huit ans rue Jean de Seraing, dans le "flou" (robes, chemisiers); en dehors du "flou", il existait aussi le "tailleur" (manteaux). C'était un petit atelier avec quatre ou cinq ouvrières en pleine saison, vers Pâques. Il y avait des apprenties qui cousaient les boutons, les pressions, des demi-ouvrières qui commençaient à monter les pièces et des ouvrières. Dans l'atelier, il faisait clair et chaud; cinq ou six fers à repasser chauffaient sur le poêle; en été, quelle chaleur ! La patronne était assez coulante; elle coupait et s'occupait des essayages. On piquait avec une machine Singer, qui n'était pas aussi perfectionnée que les machines actuelles, et on travaillait beaucoup à la main. Quand j'ai commencé, je gagnais un franc de l'heure. On ne travaillait pas le lundi, car la patronne allait se fournir et préparait le travail pour la semaine. Je travaillais de 8 h à 17 h; de 8 h à 19 h, en pleine saison, ou pour des décès, des communions, des mariages, et on passait encore bien la nuit (on était payées la même chose)! A cette époque, on portait le deuil et il fallait des vêtements noirs sur un ou deux jours. Mais mes parents ne voulaient pas que je passe trop souvent les nuits. On avait des pauses à 10 h et à 16 h et à midi, je retournais chez moi. On travaillait sur commande et sur mesure, à partir de gravures éditées à "Paris Mode", "Femmes d'aujourd'hui" ou "Mode et travaux". La clientèle était composée d'instituteurs, de professeurs, de commerçants, pas d'ouvriers. On confectionnait de belles choses, des robes de bal, de mariage, avec des tissus en soie naturelle, crêpe georgette (tissu fort fin, léger), ou crêpe de Chine. On prenait le temps de vivre, c'était un beau temps. J'ai travaillé là jusqu'en 1938 et je me suis mariée en 1942.

J'ai quitté pour gagner plus, et j'ai travaillé dans un magasin de manteaux, rue Ferrer, "Au palais de la mode" (presque en face du temple protestant). Ce n'était plus de la haute couture, je travaillais à la pièce, car les vêtements étaient moins compliqués, et on passait parfois la nuit. En 40, j'ai travaillé à domicile pour avoir de quoi me nourrir. Le client venait avec son tissu: du crêpe romain, de la popeline, de la serge.

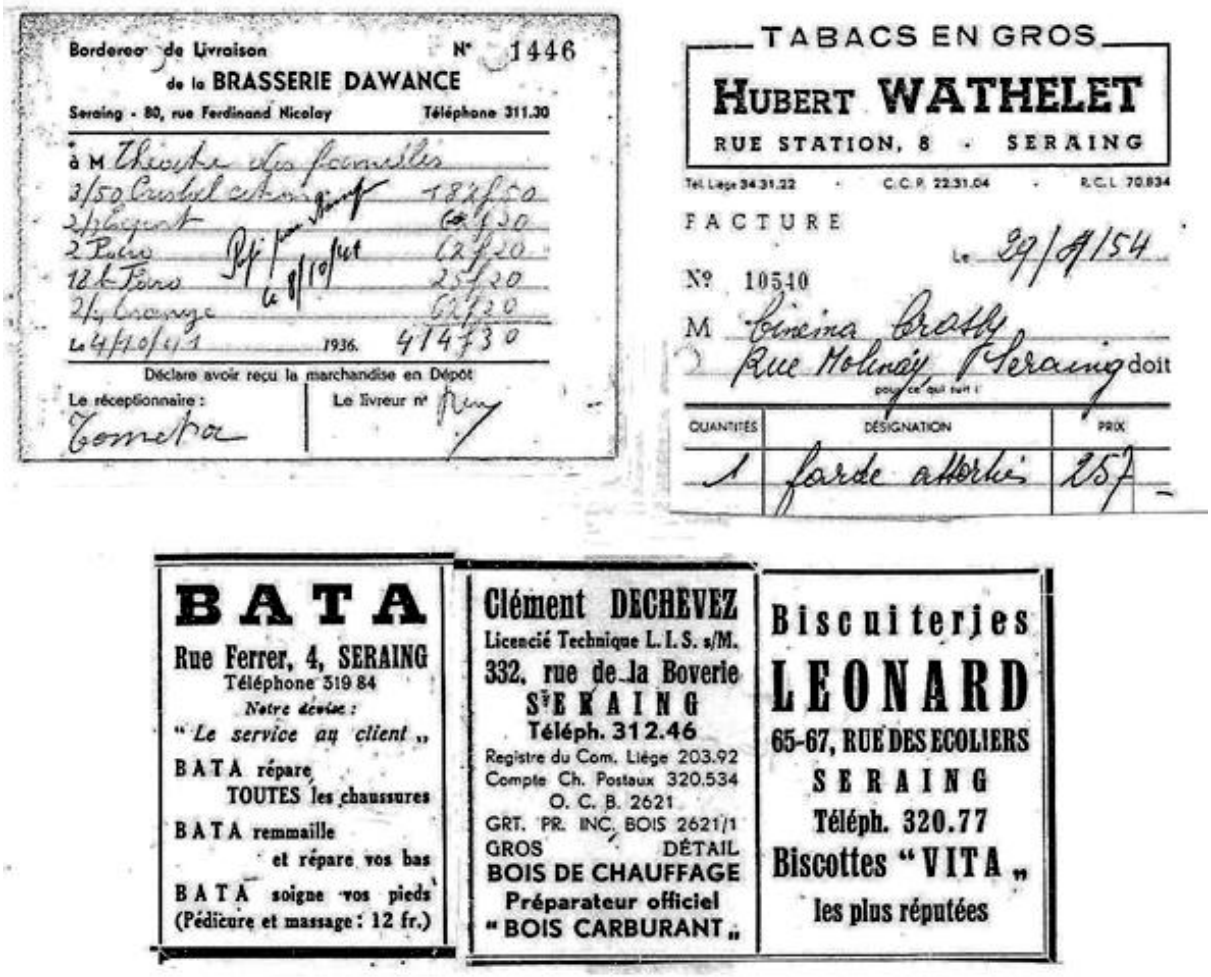
En 42, j'ai été réquisitionnée par les Allemands pour travailler à la FN, mais quelqu'un a "parlé pour moi" et je suis allée au magasin alimentaire de Cockerill. On avait seulement du sirop, des pommes de terre, du chou-fleur et des tomates; les Allemands ramassaient tout.

Souvenirs de Léa Comhaire, couturière (Seraing)

Je suis née place de l'Eglise aux Biens Communaux, en 1911. Papa était mineur, maman ménagère. Mon frère, plus âgé de deux ans, a eu la sclérose en plaques vers l'âge de vingt ans et je l'ai soigné comme je pouvais pendant plusieurs années. J'ai reçu des cours de coupe rue de la Baume, chez Mlle Lemaire, dame de coupe, et en échange, je cousais pour elle. J'ai été tailleuse à la maison, j'avais une petite clientèle. Je me souviens d'une directrice de l'Ecole Normale, chez qui j'allais coudre, madame Cops, née Benker, épouse de monsieur Cops qui enseignait le néerlandais dans l'enseignement communal sérésien, président de l'ancien ciné club des jeunes de Seraing. Je faisais surtout des robes et des manteaux, des pantalons (je savais également faire des vestons puisque je cousais des manteaux). Je montrais mes modèles, mes gravures, et j'utilisais des tissus en laine ou en soie. La soie coûtait cher, mais certains savaient payer. On coupait sur patron. Je tâchais de servir mon client. J'ai cousu chez moi pendant longtemps, avec la même machine à coudre, une Singer; elle piquait en avant et en arrière, le reste, je le faisais à la main. Je ne travaillais pas la nuit, mais je me levais tôt. C'était le bon vieux temps, je vivais gentiment. J'allais parfois au cinéma, à la Maison du Peuple ou au Mondain, au Pairay.

Pendant la guerre, on avait quand même du travail, j'étais jeune. Mon père était décédé, on habitait à trois, avec maman et mon frère qui travaillait à Cockerill comme machiniste sur les ponts roulants.

J'ai aussi travaillé, mais pas beaucoup, chez une cousine rue de la Vecquée, qui avait un magasin et des ouvrières.



Facture de Dawance de 1941/Facture de Wathelet de 1954/Publicités datant de la guerre 40-45.(doc. Leclecqs-Tonnet et Gillard)

Souvenirs sur la "Friture du Pairay"
Ces souvenirs sont racontés par les enfants, M. Dejardin et Mme Giltay.

La friture a commencé en 1929 et elle a cessé en 1957; elle a fermé entre 1941 et 1945.

La friture était située 4, place du Pairay, à côté de la salle de danse Winter; cette salle était fort fréquentée, car son parquet était spécial pour les danseurs, et on y organisait aussi des combats de boxe, des bals de carnaval, du théâtre, etc.; elle était connue même à l'extérieur de Seraing.

Notre père travaillait à la fonderie comme mouleur avant de reprendre la friture à des cousins, M. et Mme Tombale; nos parents avaient travaillé le dimanche pour ces cousins et savaient que le commerce était d'un bon rapport. Notre père a préféré sacrifier son métier pour exploiter la friture, "pour être son maître", comme disait Maman. Vers 1938-39, le sachet de frites coûtait cinquante centimes et un franc (pour cinq francs, on recevait un repas magnifique avec entrée, plat de résistance et boisson). Une tante et un oncle donnaient un coup de main, une ou deux dames âgées venaient éplucher les pommes de terre et faire la vaisselle. Les locaux étaient longs mais pas larges: il y avait trois petites tables à l'avant, trois à l'intérieur et une grande table. La cuisinière au charbon a été remplacée plus tard par une au gaz (d'abord avec du gaz de ville, mais le débit n'était pas suffisant quand trop de gens en tiraient, et on a dû installer des bonbonnes).

Tous les dimanches, c'était bal au Winter et au café Le Soleil, local d'une société colombophile; d'autres cafés comme chez Garo, la salle de danse Sadzot rue du Pairay, le cinéma Stuart (qui s'est appelé avant Mondain, puis Odéon) amenaient aussi du monde. La caserne des pompiers, la clinique Merlot (des infirmières...), plusieurs écoles amenaient encore des clients; on se souvient qu'après la guerre, une élève apportait à midi une liste avec tous les sachets qu'il fallait préparer. Le quartier était fort commerçant. Parmi les clients réguliers, des voyageurs de commerce venaient dîner, ainsi que des marchands ambulants qui vendaient des oeufs, des poules, etc.

Q.: Que s'est-il passé pendant la guerre ?
R.: Pendant la guerre, les seuls restaurants qui fonctionnaient étaient ceux qui nourrissaient les troupes d'occupation, comme à Liège; mais à Seraing, il y avait peu de soldats. Nos parents ont été engagés aux "5 A" (Aide

alimentaire aux adolescents anémiés), rue Morchamps, pour cuisiner. Puis Papa a travaillé dans le local d'Ougrée. A la Libération, pendant l'offensive von Rundstedt, des Ecossais d'un corps d'ambulance ont logé chez l'habitant (nous étions dans les caves, et eux, dans la friture). Pendant les robots, nous vivions dans la cave que nous avions trouée pour pouvoir nous échapper par le Winter; les habitants de quatre maisons se réunissaient chez nous, car il y avait une sortie de secours. Auparavant, une bombe était tombée sur le Winter: toute notre vaisselle, qui se trouvait sur des étagères, a été cassée, les carreaux ont été brisés, des tuiles sont tombées, les châssis ont été abîmés; on a alors été hébergés chez une cousine éloignée qui avait une chambre et une cuisine libres, le temps que notre propriétaire remette tout en état.

En 1945, nos parents ont recommencé en vendant que des hors-d'oeuvre comme des filets de hareng préparés, parce que le rationnement continuait.

La spécialité de la maison, c'était les moules. Des gens venaient de Jemeppe, d'Hollogne ou de Boncelles; le dimanche, des personnes revenant du football, soupaient chez nous et allaient ensuite au cinéma. Quand c'était la fête dans le quartier, du samedi au mardi, on était pris dans la foule, il fallait suivre le mouvement. En face de la friture se trouvait le galopant, un tir, une loterie et le petit carrousel.

A l'enterrement de Lahaut, en 1950, déjà vers 15 h, nous avons été "nettoyés", ratiboisés, on n'avait plus de pain, plus de pommes de terre, il y avait un monde fou, surtout que l'autre friture près de chez Sadzot avait fermé.

Une fois, papa a eu des cheveux brûlés, mais il n'y a jamais eu que cela. Il fallait un feu d'enfer pour avoir la graisse chaude dans les marmites en fonte émaillée, avec un fond bombé. On avait une hotte sans aspiration électrique, on a eu un moteur après la guerre. La première odeur de cuisson sentait fort dans la rue, mais la graisse était bonne. Tous les jours, on passait la graisse dans une marmite et on mettait de la nouvelle dans l'autre marmite. Le marchand Pauwels, qui nous fournissait de la graisse pour friture, récupérait la graisse brûlée, sans doute pour la savonnerie. Lambert nous apportait les pommes de terre, après les avoir triées pour avoir le calibre friture; en général, c'était des bintjes.

La journée: 6 h du matin, réveil. Maman allumait le feu, préparait la soupe, les boulets. De 6 h à 10 h, on épluchait les pommes de terre avec une machine automatique et on terminait à la main; à 10 h, nos parents se préparaient, Papa s'habillait en blanc et s'occupait de la première cuisson jusque 11 h 30 environ. Ils travaillaient jusqu'à 22h et minuit le dimanche, pour la dernière séance de cinéma. Ensuite, il fallait encore nettoyer la cuisinière, passer la graisse, préparer tout pour le lendemain, on en avait bien pour une heure de travail. Il est arrivé qu'on entende: "Boum, boum" sur la porte, quand des clients voulaient manger un boulet froid ou une miche. Notre jour de congé était le mercredi, qui était un jour creux. De temps en temps, Papa demandait pour nous un après-midi de congé le mercredi (à cette époque, l'école donnait congé le jeudi après-midi) pour sortir en famille à Plainevaux ou autre part, pour profiter de la famille; nous n'avions rien de personnel, pas de cuisine, de salon, juste deux chambres pour dormir.

Maman préparait les harengs, les boulets, la soupe (des gens achetaient de la soupe au litre). Les menus étaient simples: moules nature, oeuf à la russe, beefsteak, filet américain, côtelette, oeuf sur le plat, tomate crevettes, filet de hareng (pas de vin, sauf longtemps après la guerre, et pas de goutte, car les cafés étaient nombreux). Après la guerre, un marchand a apporté des harengs préparés, et comme c'était un très bon fournisseur, les clients ne voyaient pas la différence. On n'avait pas de frigo et chaque matin, on allait chez les trois, quatre bouchers du quartier acheter la viande (on choisissait le boucher en fonction de sa spécialité); dans la journée, si on tombait à court, on retournait vite chercher ce qui manquait. On répartissait les commerces où on achetait, "le commerce fait commerce", disait-on. On trouvait de tout sur une petite superficie.

La machine à éplucher les pommes de terre était une essoreuse avec des râpes et un arrosage constant; après, on terminait à la main. La mayonnaise, la moutarde, le pickles venaient de chez Stoumont, rue des Ecoliers. Le papier des sachets était du papier paille qui absorbait la graisse, il était acheté rue Morchamps, chez André, en grandes feuilles; on les découpait pour les mettre sur un petit cornet en papier.

Les moules étaient achetées par sac de cinquante kilos, et on les nettoyait une à une pour les revendre au kilo (20 à 25 F après la guerre) ou les préparer. On a d'ailleurs eu des ennuis avec le fisc qui ne comprenait pas que des clients achetaient des moules non préparées ! Les moules arrivaient de Zélande dans de gros camions. Papa déposait le sac à terre et suivant le bruit, il disait: "Elles ne sont pas fraîches !" De temps en temps, le vendeur ouvrait une moule et la gobait pour montrer qu'elle était fraîche. En Zélande, il existait un contrôle sanitaire pour vérifier si les moules pouvaient être mises dans le commerce. Quand il gelait fort, elles gelaient aussi et on n'en recevait pas. On les cuisait dans une grande marmite, il est arrivé qu'on en jette parce qu'à l'odorat, ça n'allait pas.

Les marchands de lait étaient contrôlés, les cafés (pour les accises), mais pas la friterie. Papa faisait sa comptabilité lui-même dans un cahier quadrillé; il notait chaque jour les dépenses et les recettes. Pour se rendre au contrôle des contributions, il ramassait son petit carnet pour l'exposer fièrement au contrôleur.

On voyait du monde, on n'avait pas le temps de s'ennuyer, et si on travaillait beaucoup, le soir, on était fatigués et heureux.

M.: Quand j'avais huit, neuf ans, je me rappelle qu'on me donnait un filet et un papier: je devais aller faire les courses. Les commerçants étaient contents de me voir arriver si j'étais leur premier client, car j'avais "une bonne main", j'annonçais une bonne journée; tandis que pour d'autres personnes, ils avaient peur. Chez nous, en tout cas, si le premier client demandait un oeuf à la russe, souvent, ça suivait, on en vendait beaucoup.

Papa est décédé en 1952, Maman a continué avec moi et ma femme; ma soeur s'est mariée en 1952. Il fallait faire appel à du personnel extérieur, des plus jeunes qui ne voulaient pas travailler le dimanche; plus les frais, les lois sociales, etc. On a arrêté en 1957. Ma femme a repris une droguerie rue Chapuis à une personne qui avait fini carrière, et j'ai travaillé à Espérance-Longdoz jusqu'à ma prépension. Ma soeur et son mari ont tenu un magasin de fruits et légumes en face de la librairie Halleux-Wanson.

Souvenirs de M. Pierre Martin
Le colportage à la Cour du Val

On ne trouvait aucune boutique dans le domaine des Cristalleries; alors, on s'approvisionnait plutôt au Magasin du Val, qui était géré par un comité d'administration composé d'ouvriers et d'employés. De nombreuses demoiselles y étaient employées comme vendeuses. La majorité du personnel de la Cristallerie s'approvisionnait à ce magasin parce qu'il offrait, à meilleur prix, des fournitures de qualité; par exemple, le rayon "chaussures" vendait en exclusivité la marque ELITE d'Izegem. Les autres rayons fournissaient de l'alimentation, de "l'aunage", de l'habillement, etc. Il y avait même un étal de boucherie et de charcuteries.

Dans la Cour du Val, deux boulangeries colportaient le pain avec des charrettes: l'Union Coopérative et la Centrale d'Achats et Ventes (C.A.V.). On pouvait payer les pains de la C.A.V. avec des bons achetés au magasin du Val.

Avec sa charrette plate tirée par deux chevaux, le brasseur Dawance venait de Seraing livrer la bière de table et les limonades.

La société Caltex fournissait le pétrole lampant à l'aide d'une citerne toute rouge marquée d'une étoile blanche, arrimée sur une charrette tractée par un cheval; le vendeur se signalait en faisant sonner une somptueuse cloche de bronze suspendue à un arceau surmontant la citerne. Ce pétrole était nécessaire pour s'éclairer à l'aide de "quinquets", car si on avait un point lumineux électrique dans chaque pièce d'appartement, les escaliers et les caves en étaient tous dépourvus. Chaque ménage possédait donc sa cruche à pétrole pour alimenter non seulement les quinquets, mais aussi les réchauds à pétrole (le gaz liquide était encore inconnu) qui permettaient de garder les cuisinières éteintes en été.

Façade de l'ancienne C.A.V. (Centrale d'Achats et de Ventes) de la place Merlot; l'inscription a disparu récemment. (dessin de G. Nollomont)

Un colporteur folklorique, M. Vandendriessche (orthographe non garantie) venait une ou deux fois par mois avec une camionnette automobile à benne plate, chargée de monticules de bananes. Il les vendait par "main" entière (le régime). Il ne vendait rien d'autre. Quand ils l'apercevaient, les enfants criaient: "Y a banane qui arrive!"

Julie Oger était marchande de lait et de maquée, elle faisait sa tournée quotidienne avec de grosses cruches métalliques rangées dans une charrette tirée par un cheval. A l'aide d'une mesure en fer blanc, elle remplissait de lait les poêlons des ménagères. Ce lait cru devait vite être cuit avant qu'il ne "tourne". L'épaisse crème cuite couvrant le poêlon était, pour certains, un régal sur une tartine.

"Catherine aux fromages" était la soeur de Madame Paquot, mais elle n'avait jamais voulu travailler dans l'entreprise de son beau-frère: les Biscuiteries Paquot à Ivoz. Elle apportait les fromages locaux (boulette de Huy, fromages de Herve, maquées fraîches, dans des formes en fer blanc, perforées pour l'égouttage) dans une brouette qu'elle coltinait par tous les temps, en s'aidant d'une courroie de cuir lui passant derrière le cou.

Une fois par mois, "Marie aux parapluies" passait avec son fagot "d'ombrelles" sous les bras. C'était une petite vieille, habillée en noir, qui venait d'une "maison" de la rue Ferrer, où l'on fabriquait et réparait les parapluies.

Le marchand de moutarde portait deux seaux de bois, un à chaque bout de son *hârkê* (palanche) et utilisait des "mesurettes" en étain.

Le marchand de glace circulait en été. Pour des raisons que j'ignore, la famille Agnoli, célèbre dans tous les quartiers de Seraing, était interdite. Seuls, Henri Pire, ouvrier du Val, et son épouse Mariette étaient admis à la Cour, lui était un ouvrier de la Cristallerie et tous deux étaient acteurs à la Société dramatique wallonne du Val; ceci expliquant peut-être cela.

Deux ou trois fois par an, passait le marchand d'osier avec ses mannes, ses paniers, et même des fauteuils.

Le marchand de charbon était M. Renard du Many, célèbre sous le nom de *tchènou* (le chenu: blanc de cheveux). Il vendait le charbon par sacs de 50 kg ou bien, pour ceux qui pouvaient consentir la dépense, par benne de tombereau de 500 kg. Mais pour les petits budgets, les grappilleuses de charbon (les *feumes di tèri*) vendaient leurs "gayettes" par seau; toutes noircies, elles circulaient de porte en porte, coltinant leur sac de houille sur le dos, aidées d'une lanière de tête entourant leur front. Cependant, leur tournée terminée et le sac vide, elles étaient vite lavées et bien souvent plus coquettement habillées que d'autres, grâce sans doute au supplément de pouvoir d'achat que leur apportait leur (dure) activité parallèle.

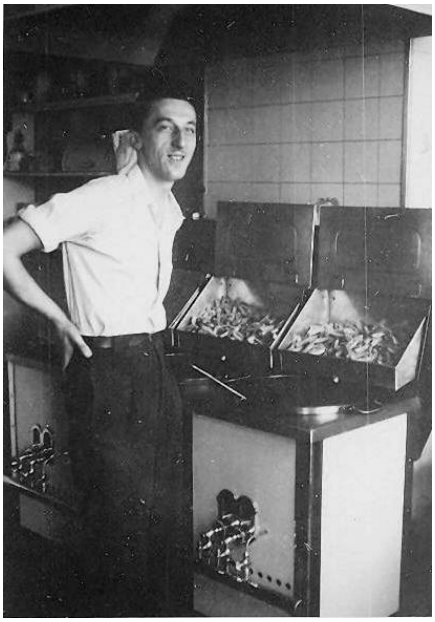
Pour tout le reste, on descendait à la rue du Val (*dji va disqu'à l' pavêye*), rue très commerçante, où pratiquement chaque maison était un commerce: des épiceries, légumiers, boucheries, tabac-cigares, en passant par le lainage, quincaillerie, librairie-journaux, etc., sans oublier de nombreux cabarets, coiffeurs-estaminets (*on vûdîve li gote èl couhène*) et deux ou trois fritures. Il existait aussi un magasin de l'Union Coopérative gaillardement surmonté de son enseigne: "Au prolétaire".

1945-46: libraire Nélisse (à l'actuelle rue Lahaut)
et chien avec la charrette de la tournée (photo Nélisse)

Signet de la librairie Nélisse: on distingue les journaux exposés sur la charrette (photo Nélisse)

Chez Goffette (actuellement Noben), place du Pairay, vers 1947-49 (photo Mme Giltay)

Friture du Pairay (photos : Dejardin-Giltay)



vers 1955

vers 1938

vers 1933

La "trottinette", le bus privé faisant la navette entre Ivoz et Marihaye,
date indéterminée (photo Mme Gob-Caljon)

Atelier de couture de M. Smitz, rue du Papillon, vers 1935-36 (photo Mme Smitz)

Le magasin d'alimentation, rue Fontaine

Une procession, après-guerre

Le magasin d'alimentation, rue Fontaine

La parfumerie Secretin, rue papillon, vers 1933-34

Devant le magasin de confection Smitz, rue papillon, vers 1934 (photos Mme Smitz)

Souvenirs de Mme Caljon-Gob
Un moyen de transport insolite

Le petit tram vert qui reliait la Banque à la Troque avait son terminus près du passage à niveau de Marihaye; le Many et le Val n'étaient donc pas desservis. Un privé, M. Zune de la rue Basse-Marihaye, a eu l'idée d'exploiter cette ligne avec un petit bus qui faisait la navette du passage à niveau jusqu'à Ivoz en passant par la rue du Many et la rue du Val. Je le connaissais bien ce petit bus, j'y ai souvent voyagé, c'était mon papa qui le conduisait après sa journée. J'en ai retrouvé une photo, je constate que la publicité était déjà de mise: sa galerie portait une réclame pour les chaussures Cléver.

Mon ancienne voisine, Gaby Merny, vient de me rappeler qu'on surnommait le petit bus "La trottinette" sans doute à cause de sa vitesse réduite. L'établissement d'une ligne régulière de la Banque à Ivoz a fait rentrer le petit bus dans son garage.

Souvenirs de Mme Denise Smitz, fille de commerçants

MAISON
N. SMITZ-ORBAN
Rue de la Fontaine, 2
SERAING
CREMERIE -:- CHARCUTERIE
FRUITS - LEGUMES - LIQUEURS
TÉLÉPHONE 310.86
Reg. Com. Liége 1772

En-tête d'enveloppe (doc. Mme Smitz)

Après son mariage en 1922 et en parallèle avec le travail de son époux, ma Maman, Juliette Orban, épouse de Nestor Smitz, a commencé une activité de vente à domicile, notamment à Boncelles, d'articles de "confection ouvrière" (sous-vêtements, tabliers, chemises, pantalons de travail...). Après avoir réuni le capital nécessaire, elle a ouvert un commerce de gros, demi-gros en confection ouvrière, rue de la Fontaine, 2 à Seraing (1926), R.C. Liège-1772 ! Peu à peu, une dizaine d'ouvrières ont travaillé sur place, pendant que mon Papa vendait vers les "groupes d'ouvriers", unions coopératives, commerces divers.

En 1932-33, ils ont ouvert un commerce de même type, plus le détail, rue du Papillon, 94, à Seraing. La rue du Papillon constituait à l'époque une artère très commerçante; je me souviens des maisons Ansay (boucherie), Degard (poêlerie), Rosière (confiserie), Billen (pompes funèbres), Caprasse (fruits-légumes), Brena (papeterie), Secretin (parfumerie, parents d'André Secretin de la RTBF-Liège), Dewalque, Girits, etc.

Pour les mêmes activités, ils occupaient environ douze ouvrières, une demoiselle de magasin, un comptable. Les deux premières ouvrières étaient plus ou moins les chefs. Dans l'atelier, l'ambiance était très bonne. Une des ouvrières, Renée Widar, a fait un peu d'art dramatique dans la troupe de M. Jaxque de Boncelles, elle chantait très bien et entretenait la bonne humeur. Moi, j'étais gamine, j'allais la trouver pour lui demander de chanter toujours la même chanson, une chanson fort triste: "Les petits ballons rouges"; elle commençait, je pleurais et elle ne la terminait pas! Il y avait quatre couturières d'un côté et quatre d'un autre côté, avec une sorte de bac entre les deux rangées, dans lequel j'étais toujours fourrée; les quatre dernières machines étaient séparées. Un jour, je voulais des frites, mais mon père, homme assez sévère, a refusé et j'ai été me plaindre chez les ouvrières; j'ai reçu 5 F pour les frites, et après les avoir achetées, je suis rentrée toute fière; mon père les a prises et les a jetées !

Mes parents faisaient toute la confection: les belles chemises en popeline et en soie, les chemises plus ordinaires en coton, les sous-vêtements, etc. Ils avaient des ouvrières à Hermée, qui étaient spécialisées dans les chemises pour hommes; une repasseuse spéciale s'occupait des belles chemises. Je me rappelle d'une commande pour l'entreprise de pompes funèbres Billen, il fallait de grandes tentures noires pour les chambres funéraires jusqu'aux parures pour les chevaux (autour des yeux, le tissu était cousu avec du fil couleur argent); les ouvrières n'étaient pas contentes, parce que ce travail était difficile.

La clientèle était composée d'ouvriers et d'écoliers, qui achetaient entre autres des salopettes, et d'une "belle" clientèle: je me souviens du docteur Renard de la Chatqueue, du docteur Léva d'Ougrée, du pharmacien Goethals qui venait pour les chemises et les pyjamas.

En 1939, mes parents ont modifié leurs activités, car l'arrivée de nouveaux tissus nécessitait d'importants investissements en matériel. Ils ont alors ouvert un commerce d'alimentation générale dans la maison de la rue Fontaine, commerce qu'ils ont exploité jusqu'en 1959 (décès de mon Papa).

Ces vingt années sont parmi les bons souvenirs de ma vie. Un commerce de quartier, où on trouvait «de tout» (mon Papa allant jusqu'à offrir un sac de ciment à un petit voisin déclarant: "Je vais chez Nestor, on y trouve de tout..."). Un commerce de quartier, où les clients étaient souvent des amis...

Un commerce de quartier qui a vécu bien des événements: les remous de l'avant-guerre amenant déjà des réfugiés, de la guerre (350 inscrits au "ravitaillement", six destructions partielles par les V1), de l'après-guerre, et des clients italiens (Ah! les pâtes en vrac et le café, et les "lemons"), des Polonais, des Hongrois amenés par la proximité du charbonnage des Six-Bonniers, de Cockerill et d'Ougrée-Marihaye.

Le magasin ouvrait à 6 h et fermait vers 22 h, quand les derniers mineurs étaient passés. Papa ne voulait jamais

fermer, même pas le dimanche; plus tard, mes parents ont fait un roulement avec mon mari et moi pour avoir un dimanche sur deux. Les étalages du magasin se rapprochaient du "self-service", ils étaient plus aérés, les gens pouvaient voir les marchandises. On vendait beaucoup en vrac: pois cassés, farine, sucre, le sel, l'huile (on avait des mesurettes pour servir 1/4 d'huile), le savon pour nettoyer se trouvait dans de grands tonneaux, etc.

Pendant la guerre, on n'avait plus grand chose; on se déplaçait chez les grossistes (alors qu'avant, ils nous fournissaient au magasin) pour trouver des produits; je me souviens que j'allais rue Strivay chercher du beurre, avec une petite charrette que Papa m'avait fait fabriquer. Il y avait des arrivages tous les quinze jours ou tous les mois. Quand c'était un arrivage de pommes de terre, les gens faisaient la file pour les pommes de terre; quand les boîtes de lait arrivaient, tout le monde en achetait. Les mineurs avaient des timbres supplémentaires, des timbres noirs. On n'avait pas de fromage; quand on n'avait plus de pommes de terre, on vendait des rutabagas. Le "café", c'était du malt. Les prix étaient fixes. Par exemple, il fallait réclamer 10 centimes pour un sachet; lorsque mon père a voulu intégrer le prix du sachet dans le prix de la marchandise, il a été réprimandé !

Dès la Libération, on a vendu des oeufs en poudre et du corned-beef. Le plan Marshall a accéléré la reprise. Les fournisseurs nous servaient à nouveau à domicile et les voyageurs (les représentants de commerce) sont revenus. On a eu le premier frigo électrique en 1949; avant, on se fournissait chez le glacier.

Quand les Italiens sont arrivés, on ne vendait que des macaronis comme pâtes; ils voulaient des pâtes en vrac. On a acheté pour eux de grandes caisses de dix kilos chez Anco. Les prisonniers allemands, russes, ukrainiens avaient leurs coutumes, ils venaient dans le magasin pour leurs fêtes; certains sont d'ailleurs restés. Au moment des fêtes, on vendait du lapin pour Noël et du poulet au Nouvel An, on nettoyait nous-mêmes les animaux.

On était fort ouverts à la clientèle, on aimait bien le métier. Le quartier était animé à cette époque. Au début de la drève, il y avait un banc; les gens se rassemblaient pour parler d'une sorte et d'une autre. Je dois dire qu'on était estimés. Le jour du Nouvel An, les clients entraient dans le magasin pour nous souhaiter la bonne année.

Après 1959, avec Maman, nous sommes partis vivre à Boncelles (village natal de papa), où elle a joui d'une retraite bien méritée jusqu'en 1967 (après une vie où on travaillait douze heures par jour, sans fermeture, sans vacances). A son enterrement, de nombreux clients sont montés de la Chatqueue...

Le trajet Sclessin-Seraing, les commerces de Seraing et d'Ougrée, par M. Degey

Sclessin-Seraing... Etant donné notre climat pluvieux, le déplacement se faisait en tram. L'une ou l'autre fois, une partie du trajet se fit en "tram canard", quand le Vinâve de Tilleur était sous eau. Nous descendions à la Banque et montions le Molinay à pied. Je courais "en avant" afin d'aller regarder à mon aise les belles photos de cow-boys aux cinémas qui se trouvaient en aval du passage à niveau. J'étais très déçu quand il y avait un "film d'amour" au programme. Ensuite, que le passage à niveau soit ouvert ou fermé, j'escaladais les escaliers de la passerelle quatre à quatre, et tant mieux s'il arrivait un train. Alors, je me laissais envelopper par la vapeur sortant de la cheminée de la locomotive, m'imaginant être dans les nuages.

Redescendant sur terre, je jetais un regard circonspect dans la cour de l'école des Aumôniers du Travail, m'apitoyant sur le sort des malheureux que j'apercevais à l'intérieur. C'est que j'avais une sainte horreur de l'école, n'en appréciant que les récréations et les vacances. A propos de l'école, ma grand-mère me dit maintes fois: "Atincion mi p'tit fi, si vos n'inmez nin li scole, li bon Dju vos pûnihrè!" Elle eut mieux fait de se taire car le bon Dieu m'y envoya jusqu'à l'âge de la retraite, à l'école!

Sitôt passé rue de la Carrière, je piquais un galop jusqu'à un petit magasin de jouets à mi-côte du Molinay, et qui était un peu en retrait par rapport aux immeubles d'amont. Parfois, avec maman, nous allions manger une glace chez madame Degotte, puis nous continuions la montée avec un petit arrêt à l'étalage d'une librairie, d'un encadreur ou d'un réparateur de pipes que l'on voyait travailler dans la vitrine. Après un petit coup d'oeil à la pâtisserie puis aux têtes de cochon ou de veau, garnies, qui ornaient la vitrine de la boucherie Hausmann, je me précipitais chez mes grands-parents par le porche voisin.

S'il faisait beau et que papa était en "repos", nous gagnions Seraing à pied en longeant la rive gauche de la Meuse jusqu'au pont d'Ougrée. Trajet fort distrayant car j'aimais voir glisser sur l'eau les trains de péniches tirées par un gros remorqueur, qui baissait sa cheminée pour passer sous le pont d'Ougrée. Il y avait aussi les pêcheurs et, ici ou là, une barque amarrée où jouaient des gamins (comme je les enviais !). Derrière l'île des Corbeaux, il y avait parfois des groupes de jeunes baigneurs; et sur la berge, la grue à vapeur du charbonnage du Perron déchargeait les berlines de charbon dans une péniche amarrée au quai.

Nous traversions le fleuve sur le vieux pont d'Ougrée dont le tablier en planches "tambourinait" à chaque passage de véhicule. Nous montions alors vers la gare après avoir jeté un coup d'oeil à la vitrine du marchand de parapluie Gauthier, de la chapellerie Moulan ou de la quincaillerie Goffart. Moi, j'admirais surtout les beaux alignements de bouteilles de toutes les couleurs de la distillerie Sainte. Il y avait encore le grand magasin d'alimentation d'Ougrée-Marihaye, un magasin de chaussures, une épicerie, une bonneterie, un pharmacien, les coiffeurs Olivier et Gerday. Il y avait aussi un tabac-cigares où nous allions acheter une cigarette pour 10 centimes quand nous allions à la gymnastique "l'Espoir", derrière le Café Libéral. C'est qu'elle était très animée la rue de la

Station en ce temps-là ! C'était avec la rue Ferdinand Nicolay l'artère la plus vivante d'Ougrée.

Après une longue attente au passage à niveau, suite aux manoeuvres d'un train de marchandises – il n'y avait pas encore de passage souterrain – nous prenions la direction des Béguines. Il y avait parfois un petit arrêt au garage des pompiers de l'usine pour admirer l'auto des pompiers, quand le cousin Arthur était là. Arthur Sulbout était à la fois sous-chef garde et chef des pompiers "d'amon Lamâtche". Il était fier de nous montrer le beau véhicule rouge aux cuivres rutilants, toujours prêt pour une intervention. Plus loin, à gauche, un énorme tuyau en béton traversait une prairie, puis disparaissait sous la route. J'ai su plus tard qu'il s'agissait du ruisseau du Cornillon qui, jadis, formait limite entre le village disparu d'Ougnée et le village de Seraing. Il fut canalisé pour agrandir les usines Cockerill.

J'avais toujours un petit pincement au coeur en passant devant les bâtiments blanc-sale de l'hôpital-orphelinat des Béguines, car je pensais aux blessés et aux petits orphelins qui y étaient enfermés. En face, il y avait une prairie où je me souviens avoir vu, lors d'une grève, les pauvres chevaux qu'on avait remontés de la mine. Mes états d'âme se remettaient vite au beau fixe quand je contemplais le passage lent et silencieux des berlines allant déverser les scories sur le terril de Cornillon par le chemin de fer aérien.

Au carrefour, nous empruntions la rue des Pierres où chaque fois, maman me montrait la maison où elle avait passé son enfance. Cette rue, sans une boutique, me paraissait bien longue... Et c'était enfin la rue Alfred Smeets aux nombreuses vitrines si bien achalandées, et le va-et-vient continu des passants, des charrettes, des autos.

Publicités Girits et Henry de 1935/Publicité Radioval de 1933/Publicités Colon-Génard et Guillaume de 40-45 (doc. Gillard)

Souvenirs de M. Lespagnard
atelier de mécanique et location de charrettes (Ougrée)

J'ai septante-trois ans, je tiens un atelier de mécanique industrielle qui a été créé par mon grand-père en 1910, ici-même, à côté des bâtiments de Cockerill. Au début, l'atelier a employé quelques ouvriers puis mon père a continué seul, et moi aussi.

Q.: Que fabriquait-on?
R.: On s'est toujours occupé de réparation de machines, de pièces mécaniques (sauf automobiles), de fabrication d'axes, suivant plans ou selon de vieilles pièces. Pour Cockerill, ou d'autres gros ateliers, en sous-traitance.

Q.: Quand avez-vous repris l'atelier?
R.: A la mort de mon père, en 43; j'avais dix-sept, dix-huit ans. Avant cela, j'avais été à l'Ecole technique de Seraing,

tout en aidant mon père les jours de congé. Puis, j'avais suivi les cours du soir et je travaillais le jour à l'atelier. J'ai eu dur quand je me suis retrouvé seul. Heureusement, un ancien ouvrier de mon père, tourneur à Cockerill, est venu m'aider après journée pendant deux ou trois ans; après, il a atteint la limite d'âge et il a arrêté. Un client, qui était ingénieur, m'a aussi beaucoup conseillé, il avait de la compassion pour moi.

Q.: Comment cela se passait avec l'occupant?
R.: Il fallait des bons d'approvisionnement pour l'acier. Les Allemands voulaient m'envoyer travailler en Allemagne, mais je fournissais des certificats comme quoi je travaillais pour des charbonnages qui avaient besoin de moi pour leur maintenance; j'avais un bon pour six mois, puis, je recevais une nouvelle convocation à la Werbestelle. Ainsi quatre ou cinq fois; à la dernière, le fonctionnaire me dit: " Vous tranquille pour six mois, mais nous plus là dans six mois!". Il avait raison, on a été libérés.

Q.: Quels changements dans le métier depuis lors?
R.: J'ai dû remplacer toutes les machines; elles sont plus rapides, plus précises; le travail est plus exigeant. Avant, il y avait plus de camaraderie avec les clients, même un contremaître vous tutoyait; aujourd'hui, on est un numéro. On demande souvent une remise de prix avant un travail, alors qu'avant, pas, "fais pour un mieux", et c'était tout. Je n'ai jamais chômé. Les horaires étaient de 8 heures du matin à 8 heures du soir, même le week-end, jamais de congé. Je me suis marié en 49 et j'ai pris mon premier congé pour le voyage de noces; puis, chaque année, on a recommencé, et surtout une fois que les enfants ont été là.

Q.: Et la location des charrettes?
R.: En face de la poste, un garage louait des charrettes à bras et les réparait. En mai 4O, le propriétaire a voulu le faire déménager, mais comme l'homme était déjà assez âgé, il n'avait plus envie de chercher un autre endroit et il a demandé à mon père de pouvoir garer ses charrettes dans notre cour, en attendant de trouver un acheteur. Mon père a accepté et voilà les charrettes ici. De temps en temps, quelqu'un venait demander si on les louait et finalement, mon père a eu l'idée de les racheter. On les louait un franc de l'heure, elles servaient au déménagement et au transport de charbon, de toutes sortes. Deux charrettes restaient même ici pour la Croix-Rouge, pour aller chercher des cercueils.

On a eu des problèmes vers 1944, avec les bombardements, quand les habitants déménageaient en dehors de la région; ils louaient la charrette, puis ne la ramenaient pas. J'étais fort copain avec le fils de l'adjudant de gendarmerie; en faisant ses rondes à pieds, il m'en a retrouvé plusieurs, à Saint-Nicolas, à Boncelles, à Trooz! Un vieux voisin, pour une dringuelle, allait les récupérer.

En 46, je n'avais plus le temps de m'en occuper – il fallait aussi les réparer – et les indépendants commençaient à avoir tous des camionnettes. J'ai arrêté, je les ai toutes brûlées. Si j'avais gardé les roues, j'en aurais tiré de l'argent plus tard, quand c'était la mode pour décorer les maisons...

Souvenirs de Mme Lambrecht, couturière (Ougrée)

Je suis née à Tilleur en 1910, et je suis venue habiter rue de Noidans, à Ougrée, à cause de mon mari qui a travaillé comme électricien à la commune pendant seize ans. L'ALE a repris le service et il a fini carrière comme chef de réseau.

Après l'école primaire, j'ai suivi pendant deux ans des cours à l'école de coupe à Jemeppe; j'ai encore étudié un an pour m'améliorer et un an le dimanche matin. D'abord, j'ai aidé une amie couturière qui avait trop de clients. J'ai travaillé cinq ans dans un dépôt de pharmacie. Puis, j'ai cousu chez moi sur une machine à coudre Pfaff, avec une pédale. C'était la guerre, on cherchait à gagner des sous. Je travaillais dans le neuf, je faisais des manteaux, des robes. Pour les chemisiers, on avait une toile toute fine qui provenait de parachutes. On vendait à des amis, des connaissances. J'avais une bonne clientèle, car je ne demandais pas cher. Une dame m'avait apporté un drap de lit pour coudre un ensemble à sa fille qui faisait sa communion. Je ne trouvais plus d'épaulettes blanches, j'en ai trouvé des noires; lorsque la maman a lessivé avec de la javel pour blanchir le tissu, elle a oublié de les enlever et l'ensemble a été fichu!

Je travaillais assez souvent pour la femme d'un docteur de Jemeppe. Un jour, sa soeur m'a apporté trois tissus différents pour faire des robes, mais j'ai dû les rendre parce que j'attendais famille. Après, je n'ai plus cousu que pour la famille.

Publicités de 1938 (doc. M. Soquette), sauf Taxi Ougrée et Coulée-Renard: 1954-55 (doc. M. Thonus)

Cinquante ans dans la glace:
Souvenirs de M. Kunsch (Ougrée)

Mon père a été à l'usine jusqu'en 1945, il a alors ouvert ce commerce. Nous travaillions mes parents, mon frère et moi. Il n'y avait pas d'autre glacier que nous à Ougrée.

La glace était faite au lait; trois ou quatre fermiers de Boncelles distribuaient du lait chaque jour dans les rues. Le week-end, ils vendaient à toutes les maisons, les femmes cuisaient toutes sortes de bonnes pâtisseries, de crèmes. Nous vendions surtout la glace à la vanille (parfumée avec des bâtons de vanille), au chocolat et au citron; à la pistache, au moka et pendant quelques semaines, en saison, à la fraise. Maintenant, on mange des fraises toute l'année.

Comment on fabriquait ? On cuisait la crème, d'abord, dans une grande marmite, et en été, on mourait de chaud; mais il fallait entendre les gens dire: "Ah! Vous avez bon, vous autres, bien au froid!" On versait la crème dans un tonneau entouré de blocs de glace et qui tournait avec un moteur électrique; il fallait en même temps travailler la crème avec une grande palette, à la main, pendant des heures, pour empêcher qu'elle se fige. Plus tard, on a eu un mélangeur électrique. Les frigos sont arrivés dans les commerces en 1950. Avant cela, les cafés, les bouchers, les glaciers, achetaient des grands blocs de glace livrés régulièrement par les fabricants de glace; à Seraing, à Liège, il y avait une glacière. Un Italien de Verviers m'a raconté que dans le temps, encore avant la guerre, les marchands de glace cassaient la glace des étangs en hiver et la stockaient dans des caves qu'ils louaient chez les gens. Quand il ne restait plus de glace, le commerce s'arrêtait; le dernier à en avoir récupérait la clientèle de tous les autres!

Pendant un temps, nous avons fabriqué nous-mêmes les cornets et les galettes en pâte, avec un fer spécial; on a arrêté, faute de temps. On s'est fourni chez un artisan qui roulait encore les cornets à la main, à Seraing. Il ne produisait pas plus de quelques boîtes par jour. La pince à boules n'existait pas, on plaçait la galette sur un support en métal et on la recouvrait de crème à la palette; la pince a permis d'aller plus vite et plus joliment. En 50, les glaces étaient à 3 F et à 5F.

Je faisais la tournée en poussant une charrette à bras; j'avais seize ans. Je passais en sonnant de la trompette chaque jour dans toutes les rues, de la rue du Centenaire au bas d'Ougrée. J'avais attrapé des mollets fantastiques! Parfois, des gamins m'aidaient à pousser dans les montées et je leur donnais une glace en récompense. La charrette avait été fabriquée par un charron qui habitait rue Champs du Mont; son atelier se trouvait rue Fontaine. A l'époque, c'était un moyen de transport fort utilisé; le plombier et ses deux apprentis se déplaçaient avec leur charrette à bras. Les particuliers allaient chercher leurs sacs de pommes de terre ou de charbon ainsi. Rue des Ecoliers, juste après le passage à niveau, à gauche en descendant, un homme louait des charrettes à bras; parfois, on faisait la file pour en avoir une! Les contacts avec la clientèle étaient chaleureux. Les gens n'achetaient pas tous les jours, mais il n'y avait aucun grand magasin dans les environs. La crème industrielle n'avait pas encore envahi le marché. Aujourd'hui, l'agro-alimentaire fait manger n'importe quoi aux gens; même les Français courent dans les fast food... Vers 1954, on a eu une camionnette, quand ma femme et moi avons repris le commerce à mes parents.

Q.: La camionnette, il ne fallait plus la pousser; pourtant, vous avez continué à offrir des boules aux gosses ?
R.: Un enfant de quatre ou cinq ans, qu'il soit riche ou pauvre, c'est un enfant, il ne comprend pas ces différences !

Q.: Combien de mois durait la saison ?
M. Kunsch: Pâques était l'ouverture traditionnelle, jusque mi-septembre. Papa retournait à l'usine, je pense; mon frère et moi, on s'embauchait ici ou là, l'emploi était facile à trouver.

Q.: Le salon a-t-il beaucoup changé depuis ?
Mme Kunsch: Les petites tables, couvertes de marbre, sont toujours les mêmes; on les avait commandées à un menuisier du coin, ainsi que les chaises et le comptoir. Depuis, on a recouvert le comptoir d'inox et on a ajouté les deux machines. La vitrine était seulement une petite fenêtre; en 54, on l'a élargie pour avoir la vitrine actuelle. Maintenant le commerce continue, c'est notre fille qui l'a repris.

Témoignage de Madame B.
Un coiffeur d'Ougrée

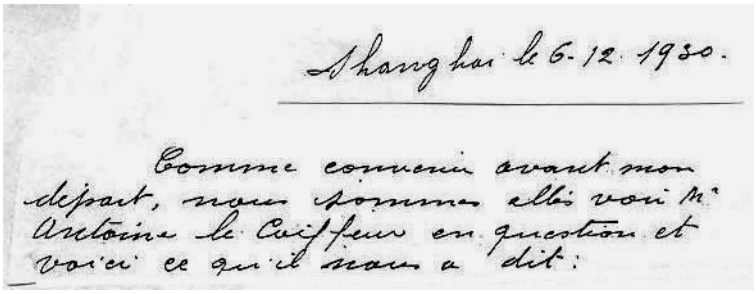
Mon père était un coiffeur très connu à Ougrée. Les gens venaient même de l'extérieur d'Ougrée tellement sa coupe était renommée. Les clients attendaient souvent sur le trottoir quand le salon était trop plein.

La maison était située dans la rue de Boncelles au Haut-Pré, à l'emplacement du garage Renault actuel. Mon grand-père avait acheté une des premières maisons du Home ougréen. La pièce de devant a servi de salon de coiffure de 1927 jusqu'en 1948-49.

Il y avait trois fauteuils et à un moment donné, deux aidants. Dès que l'électricité a été installée, mon père s'est procuré une tondeuse électrique montée sur un rail au plafond pour aller d'un fauteuil à l'autre. Il passait des disques sur son phono-valise, les gens papotaient en attendant leur tour, racontaient des blagues qui n'étaient pas toujours destinées aux oreilles des gamines, aussi je n'avais pas le droit de rester là sauf qu'on m'appelait de temps en temps pour tenir la tête d'un gosse remuant juché sur un "passet" posé sur le fauteuil.

Les moustaches se portaient fréquemment à l'époque, mais elles étaient beaucoup plus soignées qu'aujourd'hui, car le coiffeur les entretenait régulièrement. On coupait aussi les sourcils, les poils de nez et des oreilles. Dès que la mode à la "garçonne" est apparue, mon père a aussi coiffé les femmes. Pour moi, je rêvais d'une longue chevelure mais pas question... Dès que mes cheveux poussaient un peu, ils tombaient sous les ciseaux paternels. Il se rendait chez les clients à domicile, à l'hôpital, au home, et il rasait les morts. Le mardi, on fermait le salon pour aller à Seraing acheter la marchandise (savon, rasoirs, lotions, alcools...) au syndicat des coiffeurs. Les cheveux coupés se vendaient au plafonneur qui les incorporait au plâtre. (voir photos)

Mon père possédait une voiture décapotable, une Porsche, je crois, dont il était très fier. A part les médecins et quelques autres, les automobilistes étaient rares. C'était un personnage spécial, très élégant et aventureux. Il a voulu partir exercer en Chine mais des compatriotes l'en ont dissuadé. Voici un passage de leur lettre:


Shanghai le 6-12-1930.

Comme convenu avant mon
départ, nous sommes allés voir M.
Antoine le Coiffeur en question et
voici ce qu'il nous a dit:

[...] *Que le métier se gâte à Shanghai avec tous les Russes qui font leur permanente pour le prix de 10 à 15 dollars, ce qui fait à peine 100 à 150 francs belges; donc ça fait beaucoup de tort au bon coiffeur de la place. Maintenant, je vous dirai que les gens ne regardent pas tant le travail, mais surtout le prix. Antoine a avec lui un ouvrier russe qui travaille bien pour le prix de 100 dollars par mois = 1.000 francs belges. Vraiment, ces gens-là travaillent pour rien, juste pour manger. Donc, mon cher Joseph, nous regrettons de vous faire savoir qu'il n'y a rien à faire pour vous pour le moment.* [...]

Souvenirs de Mme Mawait, gérante de café (Jemeppe)

Je suis née en 1905, mes parents habitaient dans l'impasse Colard, mon père était mineur à Colard. A l'âge de dix ans, pendant la guerre 14-18, j'ai été porteuse de journaux (La Wallonie et La Dernière Heure), de 7 h du matin à 12 h. Je les distribuais dans le quartier du Molinay. Après la tournée, je devais nettoyer la librairie, la cour et les toilettes. Puis, l'après-midi, de 13 à 17 h, je travaillais dans un atelier de confection: on décousait de vieux vêtements pour en réutiliser le tissu et recréer de nouveaux vêtements; moi, je décousais et surfilais à la main. Une fois, j'ai eu tellement de travail que j'ai dû y passer la nuit. Quelques jours plus tard, je suis tombée malade et mon père m'a interdit d'y retourner. D'autant plus que mon salaire était de 1,25 F pour une semaine de travail !

J'ai travaillé à dix-neuf ans, au charbonnage, en surface: je sciais de gros arbres dans le parc à bois et je travaillais dur sur les berlines.

A l'âge de trente ans, j'ai été fille de comptoir à l'hôtel Concordia, aux Guillemins, pendant deux ans. J'étais de service de 4 h de l'après-midi jusqu'à 2 h du matin. Je servais surtout de la bière et du genièvre. Puis, j'ai travaillé chez Englebert en 1937-38 et en 39, à la Manufacture de la rue de Flémalle à Jemeppe. Pendant la guerre, j'ai diffusé de la presse clandestine (La Meuse, Churchill Gazette, Le Monde, Le Paysan et Tchantchès), je me suis occupée des maisons de logement et je récoltais de l'argent avec des listes de souscription pour les clandestins; chez moi, il y avait un dépôt de munitions et de fausses cartes d'identité. A la Werbestelle (travail obligatoire), un Allemand m'a même donné des papiers, grâce auxquels on a sauvé des hommes du travail obligatoire en Allemagne.

A quarante ans, j'ai été engagée comme gérante de café rue de la Station à Jemeppe. C'était une grosse maison, avec des chambres à huit lits. Le patron ne payait pas: il m'avait promis 500 francs par mois et 2 % sur la

Marchandises en bouteilles.

					TOTAL:	
Eaux de Chevron	nombre:	29.	prix unit.	2,1o	Frs:	6o.9o
Citronnés		76		2,6o		197,6o
Orangeades		41		2,6o		1o6,6o
Apollinaris		13		3,75		48,75
Coca-Cola		56		2,25		126.-
Cubana		26		3.-		78.-
Dortmund		55		6.-		33o.-
Paros		26		3,35		87,1o
Chocolaits		9		3,15		28,35
Amstel		34		4,3o		138,9o
Scotsch		47		4,3o		2o2.-
Munich		11		6,5o		71,5o
Bieres des Moines		13		6.-		78.-
Stout		5		6.-		3o.-
Menthe	litre:	3 3/4		23,75		9o.-
Grenadine		1 1/3		22,55		32.-
Martini		1		73,5o		73,5o
Cinzano		1 3/4		73,5o		128,5o
Byrrh		o 1/2		71.-		35,5o
Porto		o,3/4		45.-		45.-
Oxo		o,3/4		2oo.-		15o.-
Wiels	(en tonneaux)	62	litres	9,18		569,15
Forst	"	1o	"	7,68		76,8o

L'inventaire des marchandises reprises à M. Tonnet en 1954 (Ciné Crosby) nous permet de connaître les boissons et les prix d'époque (doc. Leclercqs-Tonnet)

recette, j'ai seulement reçu deux fois cinq cents francs ! mais j'étais logée et nourrie. Il ne m'a pas déclarée comme gérante, mais comme... concubine; quand j'ai quitté à quarante-sept ans, je n'avais pas droit au chômage et j'ai dû aller à l'Assistance publique. Dans le café, il y avait aussi vingt-sept "logeurs", à qui je devais faire à manger: douze Hollandais, douze Italiens, un de Verviers, etc. et ils ne travaillaient pas tous à la même pause; je devais tout le temps recommencer à préparer la nourriture ! Deux voyageurs de commerce pour des produits pharmaceutiques venaient tous les mardis, et lorsqu'ils ont vu les dîners pour les "logeurs", ils en ont demandé pour eux; ils payaient 50 F. (les "logeurs" 30 F.). J'avais le café en plus et le téléphone sonnait sans cesse pour les courses. Pour cuisiner, je mettais un cache-poussière blanc et un bonnet, que j'enlevais pour tenir le café.

Dans le café, j'avais une bonne clientèle d'anciens combattants des deux guerres. Un jour, mon patron a dit au président de l'association: "Ne faites pas attention à elle, ce n'est qu'une fille de charbonnage". Le président, qui était directeur du charbonnage du Kessales, a pris des renseignements sur moi et il a menacé ensuite mon patron: "Si tu dis encore un mot contre elle, tu auras un procès en diffamation" ! Les clients qui venaient n'appelaient plus le café "Chez B;", mais "Chez la belle femme". Tout le café était bien entretenu. La clientèle se composait de mineurs, d'ouvriers d'usine, j'avais de la magistrature, des docteurs et des employés. Des employés se permettaient des privautés, mais je ne supportais pas qu'on me touche, je n'étais pas la Madelon et paf! je donnais une claque. Par contre, les pensionnés mineurs, quelle délicatesse, quelle gentillesse.

Les clients jouaient aux cartes, discutaient entre eux, mais je les prévenais: "Pas de politique ici". On buvait des bières: Artois, Malmédy, Perle Caulier; du Spa, du vin blanc "Entre deux mers", du champagne Veuve Clicquot; moi, j'ai bu beaucoup moitié Mâcon rouge moitié Champagne, c'était bon. Quand c'était fête, on prenait un orchestre; sinon, des clients jouaient au piano, qui se trouvait toujours là.

Dans mon comptoir, j'étais le maître absolu. Les bagarres et les disputes étaient rares. Un jeune homme, client de mon café, avait le béguin pour la belle-soeur de la "Terreur de Jemeppe", un marchand de "cliquottes", qui devait casser dans tous les cafés où il passait. Quand la "Terreur" est arrivée chez moi, j'ai pris le jeune homme dans la cuisine. Des coups ont été donnés dans la porte; j'ai réussi à faire partir la "Terreur". Un lundi que j'étais au théâtre wallon, il m'attendait dans le café. Un juge, un client, a téléphoné pour me prévenir, mais l'autre a cru que le juge appelait la police et il s'est calmé.

J'ai eu de bons moments avec les clients, surtout avec les anciens combattants qui savaient que j'avais été résistante pendant la guerre.

Souvenirs de R.D. (Jemeppe)

Jemeppe était renommé pour son commerce; de la rue du Pont au bout de la rue de la Station, il y avait fort peu de maisons particulières. Le quartier était bien situé, toute la Hesbaye débarquait au terminus des trams vicinaux, les gens de Hannut et des gros villages par là, ceux de Mons, tout cela déferlait dans le coin. Les commerçants étaient dynamiques, ils avaient fondé une sorte de Syndicat d'Initiative, "le Jemeppe sportif", qui fusionna vers 35-37 avec le club philanthropique "Le délassement". Ils organisaient des fêtes, des courses cyclistes, dont la Jemeppe-Marche-Jemeppe pour les coureurs indépendants (aspirants professionnels) avait une réputation fameuse. Lors des cavalcades, ils invitaient des sociétés folkloriques d'autres régions; c'était magnifique, au moins aussi bien que le 15 août actuel en Outremeuse. Les rues étaient bondées, on aurait lancé une pomme, elle ne serait pas arrivée jusqu'à terre.

On trouvait des commerces de différents niveaux, des plus petits au plus gros. Certains ont fait fortune, la guerre en a enrichi d'autres, la moyenne gagnait bien sa vie, mais au prix d'une disponibilité permanente: on ne fermait jamais, de cinq heures le matin à dix-onze heures le soir, pas de congés, la femme avait rarement le temps de cuisiner. Pourtant, c'étaient aussi des bons vivants, qui savaient s'amuser, comme chez le boulanger Detaille où on se retrouvait une bonne vingtaine à boire, manger des pâtisseries, jouer aux cartes, faire des farces. Dans la profession, on ne manquait pas d'humour, ni d'astuce, comme en témoigne l'histoire de ce marchand de bleus de travail: au marché de Seraing, une cliente lui donne une ficelle avec laquelle elle a mesuré la taille de son mari; mais le marchand n'a pas cette grande taille pour le moment. Dans sa camionnette, il coupe vite un bout de la ficelle et ramène à la femme un bleu trop petit qu'elle achète sans méfiance. Le lundi suivant, elle rapporte le bleu et une nouvelle ficelle: "J'ai dû mal mesurer" s'excuse-t-elle. "Ce n'est rien, allez, je vous l'échange tout de suite!" dit le rusé bonhomme, qui entretemps s'est procuré la taille convenable. Et voilà comment ne pas perdre un client!

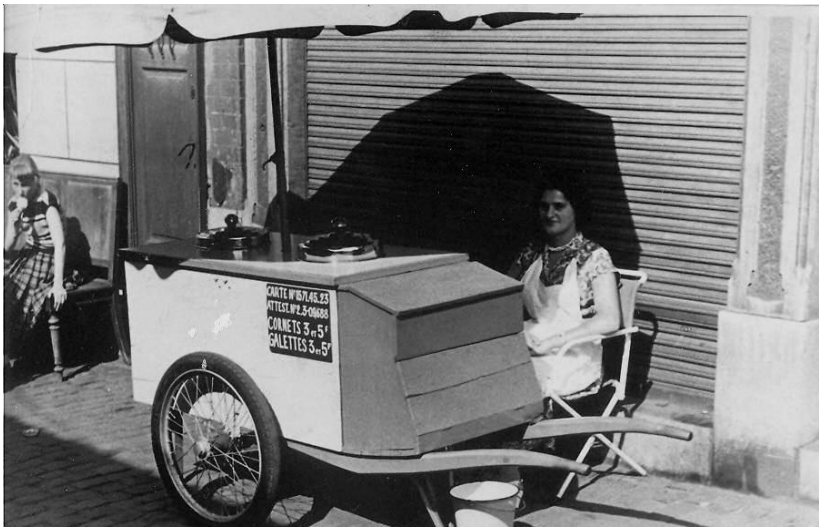
Beaucoup de commerçants étaient apparentés d'une façon ou l'autre, c'était particulier, j'avais de la famille dans un tas de magasins.

Dans un panoramique très approximatif, je repère avant-guerre, de la rue du Pont à la rue de la Station:
-**alimentation:** 7 boucheries - 3 épiceries (celle de ma mère était située plus loin, rue Baivy; je garde le souvenir des nombreux cageots de variétés de pommes de terre et de pommes, aujourd'hui disparues) - 2 boulangeries et un glacier - 3 fritures, dont une où nous achetions les frites et les moules pour les vingt convives du repas familial, le dimanche - 2 magasins de chiques - un de liqueurs. Plus les ambulants: la charrette à chien pour le lait, à bras pour la crème glacée, à âne pour les moules et le "stockfisch".

Jusqu'en 32, mes grands parents ont tenu la ferme Evrard, au début de la rue du Pont, une grande bâtisse avec dépendances et terrains à l'arrière, rue Taque. Ils y vendaient du lait, des oeufs, du beurre, des fruits.

Et enfin, la célébrité du coin, la fabrique artisanale de chiques, inventeur du fameux "bâton solus" qui s'est vendu plus tard dans le monde entier.

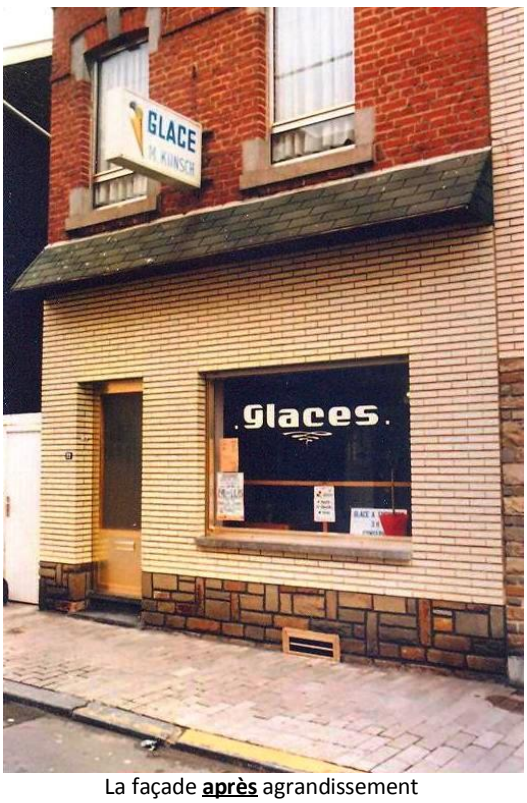
-**cafés:** une bonne dizaine certainement, pour tous les styles: le café Albert, petit et chic; le "Zinc", où les jeunes bourgeois écoutaient le jazz sur le juke-box; au "Roi de la Bière", café populaire repris par des mariniers flamands pourvus de 7 filles, et rebaptisé "aux quatorze fesses", mais les filles étaient sérieuses et surveillées *(suite page 25)*



Mme Kunsch à la sortie de l'usine, gare d'Ougrée, 1954

M. Kunsch, vers 1945-46

La façade **avant** agrandissement



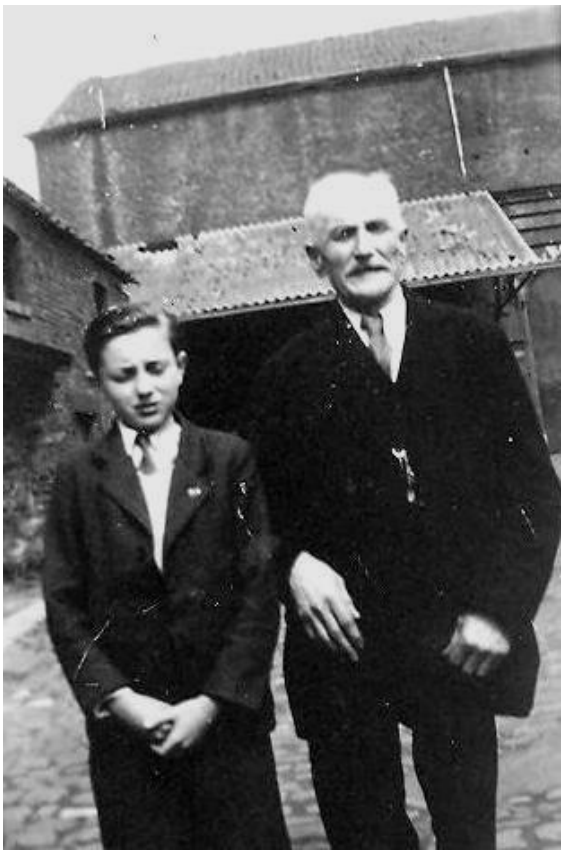
La façade **après** agrandissement

Le coiffeur B. au Haut-Pré (Ougrée), date indéterminée
(photos en haut et en bas)

Magasin d'alimentation de Marie Tatou-Coenen,
rue de la Gendarmerie, à Ougrée (rue Roi Albert actuelle);
on lit dans la vitrine: "Verdure étuvée" (photo Mme Stéveny)

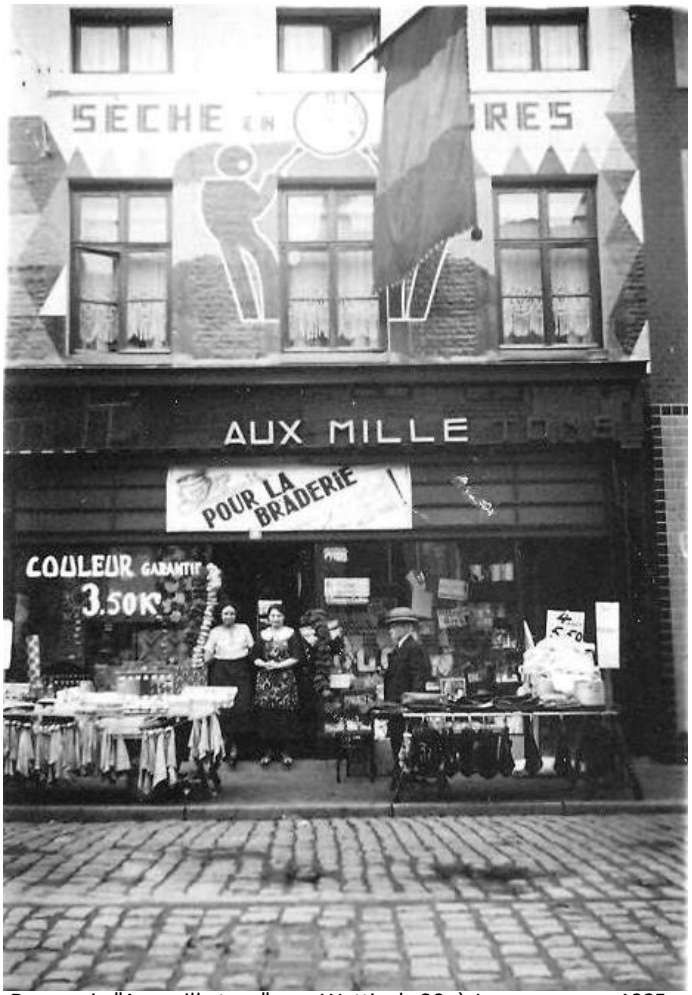
Le glacier M. Soquette et Jeanne Widar, vers 1935-36, rue Roi Albert, à Ougrée;
en hiver, M. Soquette vendait de l'aunage (photo M. Soquette)

Café rue du pont, à Jemeppe, 1954



Ferme de la rue du pont, à Jemeppe, 1945

café Albert, place de l'Eglise, à Jemeppe, vers 1935; café exploité par M. Huynen (photo M. Huynen) (photos en haut et en bas)



Droguerie "Aux mille tons", rue Wettinck, 20, à Jemeppe, vers 1935; magasin exploité par M. et Mme Debatty (photo M. Huynen)

(suite de la page 20) de près par les parents; sans compter le café de la maison du Peuple et sa salle de fête.

La brasserie Hacha ne fabriquait pas de bière, elle vendait en gros aux cafetiers, tandis que la distillerie produisait du pèket.

- confection: 3 tailleurs, dont un Juif; à l'époque, le sur-mesure était plus répandu - 2 magasins de prêt-à-porter, "Au printemps" et "A la ville de Paris" - un magasin de vêtements de travail - un magasin d'aunage - chez Delvenne, on vendait des tabliers et des robes bon marché, confectionnés sur place par une dizaine d'ouvrières - 2 magasins de parapluies et vêtements de pluie - 2 chapelleries (chez Debebronne était la plus connue) et une modiste - 4 ou 5 magasins de chaussures Chez Collard était le plus réputé, on venait de loin; "Au petit sabot" était spécialisé dans les sabots et les pantoufles, fort portées en ce temps-là; on allait en rue en pantoufles. Plusieurs cordonniers, car on réparait les chaussures longuement avant de les jeter - un magasin de cuir: mallettes, valises, casques de mineurs - "Au Camélia", une mercerie où l'on trouvait de tout, très bien fournie, et où l'on réparait les bas.
On peut ajouter une blanchisserie et 2 ou 3 coiffeurs.

Publicités Camélia et Culot de 1935 (doc. M. Gillard)/Publicité Gillard de 1925 (doc. M. Nollomont)

- loisirs: 2 tabac-cigares, dont celui de mon oncle, rue de la Station; un magasin minuscule mais très connu pour ses pipes d'écume. Mon oncle était ouvrier à Cockerill et possédait chez lui un tour pour réparer ces pipes; il savait aussi les culotter. On venait de partout dans la région. Pas un cadeau à Cockerill ne se faisait sans lui acheter un article. Il vendait encore les "chiques de rolle", sèches ou dans le jus, pour les mineurs. - 2 magasins de radios - un de piano et de musique, "chez Oscar Thisse", chef d'un orchestre animé par Jules Deneumostier - un d'articles de pêche et un autre de sport - 2 librairies-jouets; une d'elle deviendra très célèbre après la guerre, chez Bienfait, où les clients faisaient la file bien loin sur le trottoir en période de Saint-Nicolas; une librairie "A la page", renommée pour sa documentation scolaire et de mode, et pour sa bibliothèque privée: on achetait un livre qu'on échangeait ensuite contre un autre et ainsi de suite; il s'agissait de beaux livres, qu'on ne trouvait pas ailleurs - 2 bazars, un magasin de fanfreluches, un d'objets en cuivre - 3 cinémas.

-maison: 5 drogueries; celle de chez Dewandre appartenait à une chaîne de magasins à Liège, Seraing - un magasin d'électroménager, avec principalement les lessiveuses, on ne voyait presque pas de frigos - un marchand de poêle à charbon et de meubles - une quincaillerie "A la chaîne d'or", on disait qu'on y faisait les enfants à la chaîne, parce qu'ils en avaient douze...

Côté métiers, il y avait plusieurs peintres-tapissiers; un ou deux menuisiers, on achetait souvent le mobilier sur mesure; un fabricant de machines à laver, "Chez Moderna", situé rue Baivy ; et une grosse marbrerie, spécialisée dans les cheminées et les pierres tombales. Tant qu'on y est, une entreprise de pompes funèbres, avec deux corbillards automobiles et deux hippomobiles. Une anecdote véridique: le patron avait acheté un vieux cheval de cirque; lorsque la fanfare a commencé à jouer à l'enterrement, le cheval s'est mis à danser!

- **transports:** 2 magasins de cycles et motos - un garage pour garer les voitures, ainsi qu'une pompe à essence. Détail révélateur: un de mes oncles transforma pour ce faire les étables et les granges de la ferme des grands parents vers 1932; or, mon grand-père utilisait jusqu'alors ses chevaux de trait pour divers transports, entre autres des roulottes de forains. C'était l'évolution! - à La Cloche, un carrossier.

- **divers:** 3 pharmacies - 2 magasins de stylos (le cadeau de communion classique) et de papeterie, dont un spécialisé dans le matériel scolaire - une banque, qui a fait faillite en 37-38 - un photographe, où on se rendait pour "se faire tirer le portrait" - un magasin de graines, tenu par deux vieilles filles sourdes; on devait écrire sur une ardoise ce qu'on désirait acheter.

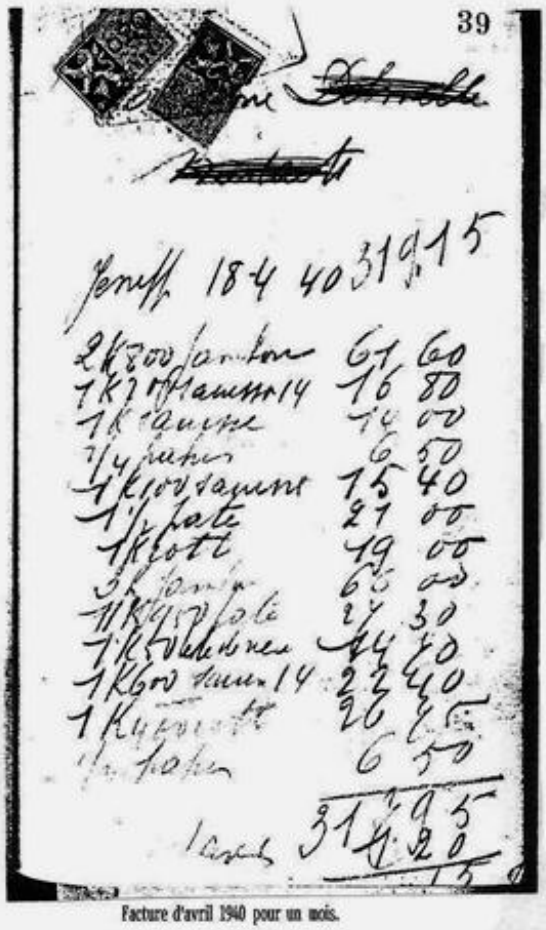
Un ancien boucher (Jemeppe)

Mes parents étaient déjà bouchers, ils avaient un travail fou. Mon père se rendait en train à Huy chez le fournisseur, qui nous livrait dans un camion non frigorifique. Mes parents étaient fournis toutes les semaines pour cinq cents, six cents kilos. On écoulait quatre à six porcs par semaine, beaucoup de lard; la clientèle présentait un large éventail et achetait de tout.

Nous n'avions pas de voiture, mais une charrette à bras pour chercher ce qu'il nous fallait. On mettait de la glace au milieu du comptoir pour conserver la viande. On a eu aussi une loge dans le frigo commun, à l'abattoir de Seraing. Plus tard, mon père a construit un faux plafond pour y mettre trente blocs de glace.

On ouvrait à 5 h 30 pour les ouvriers et on fermait après 22 h; même le dimanche, mes parents ouvraient jusque 13 h, et rouvraient à 17 h jusque 22 h pour la sortie des cinémas. Les gens n'avaient pas de moyens de conservation; seul le lard se conservait et les clients revenaient souvent. Ce dur labeur procura à mes parents une certaine aisance.

Un tram amenait beaucoup d'ouvriers de Cockerill en provenance de la Hesbaye, ils prenaient à la boucherie de quoi manger à l'usine. Un certain nombre de clients payaient par mois, des ingénieurs, des chefs de service, des employés avec quatre ou cinq enfants. Grâce aux souches, on peut encore savoir ce qu'ils achetaient par mois.



39

Facture d'avril 1940 pour un mois.

▪ LOCATION D'AUTOS DE LUXE ▪
(7 PLACES)
pour Mariages, Baptêmes, Excursions
et toutes cérémonies
TRYPTIQUES POUR TOUS PAYS

Florent DEBOIS
Rue Grégoire Chapuis, 2, SERAING -:- Téléph. 32301.

ASSURANCE GARANTIE — QU'ON SE LE DISE

Imprimerie Vieux, rue du Chêne, 199, Lize-Seraing.

Parapluies en tous genres
RECOUVRAGES — REPARATIONS
Maison ROBERT
DREES, René (successeur)
INVALIDE DE GUERRE — CROIX DE FEU
LE PLUS GRAND CHOIX DE LA REGION
MOINS CHER QU'EN VILLE
LA MAISON N'A NI VOYAGEUR, NI SUCCURSALE
Pour vos Parapluies, une seule adresse :
Maison ROBERT
15, Rue de la Station, 15 — SERAING

-- PHARMACIE POPULAIRE --
Maison A. DEVEYLDER-VERCHEVAL
SERAING — 64, Rue Cockerill, 64 — SERAING

Enrhumés, Bronchiteux, Asthmatiques ! Essayez un flacon de Vin BRONCHI-PECTORAL spécifique de toutes les maladies de poitrine le flacon 1/2 litre 6fr.
Pour la Coqueluche et la toux des Enfants ! Sirop de limaçons très agréable au goût 1 fr. 50 et 2 fr. 50 le flacon.
Vin de Quinquina Berthy tonique et fortifiant le litre 7 fr. 50
DROGUERIE - PRODUITS CHIMIQUES - Articles de ménage, etc...

Publicité "Location d'autos de luxe": date indéterminée (doc. P. Biron)/Publicité Robert de 1935 (doc. M. Gillard)/Publicité Pharmacie Populaire de 1923 (doc. M. Gillard).

Divers

La royale Sérésienne (suite)
(Société de gymnastique)

Nos prédécesseurs étaient des gens avisés. Ils se rendirent compte très tôt que la Société n'était composée que de gens venant de milieux aisés, et c'est dès avant 1880 qu'ils tentèrent de s'ouvrir à la classe ouvrière. Après un départ laborieux, petit à petit, les ouvriers vinrent grossir les rangs. En 1911, la Royale Sérésienne révolutionne les mentalités. Pensez donc! La Société, exclusivement composée d'hommes, crée une section pour fillettes. Cela fit grand bruit dans la région et les autres Sociétés, d'abord réticentes, durent se rendre compte du bien fondé de cette décision, car bientôt elles emboîtèrent le pas. Plus tard, une section dames fut créée, car les fillettes grandissant, il fallut assurer la continuité.

Nous arrivons maintenant à une période noire de l'histoire de notre pays et naturellement pour la Société. La FRBG, réunie en Congrès à Bruxelles en 1913, confia à la Royale Sérésienne l'organisation de la 36e fête fédérale pour le mois d'août de l'année suivante. Les membres du conseil d'administration décidèrent de mettre les petits plats dans les grands et tout fut mis en oeuvre pour que cette manifestation soit une grande réussite. Jamais on n'avait vu gymnastes aussi assidus à l'entraînement. Les moniteurs et les responsables ne ménagèrent ni leur peine ni leur fatigue. On s'entraînait ferme dans tous les coins de la salle. Des invitations furent lancées tous azimuts dans le pays et même à l'étranger. L'organisation avançait à grands pas. Des fanfares étaient prévues et un grand cortège devait amener tous les gymnastes par les rues commerçantes de Seraing, depuis la Maison communale jusqu'à la salle de la rue du Marais.

Malheureusement, le Kaiser en décida autrement et l'Allemagne déclara la guerre à la Belgique en août 1914, réduisant à néant tant d'efforts. Ce n'est pourtant rien quand on se souvient des peines qu'allait causer à notre pays cette décision. Le local servit d'abord d'hôpital militaire. Les troupes se repliant ensuite sur l'Yser, ce fut l'occupation pour Seraing. La salle servit alors de dépôt alimentaire jusqu'à la fin de la guerre. Lorsqu'enfin sonnèrent, en 1918, les cloches de la liberté, il fallut d'abord songer à panser les plaies et réorganiser le pays.

Les membres de la Société ne restèrent pas inactifs. Bientôt, la salle fut remise en état. On fit disparaître au plus vite les traces que la guerre y avait laissées et petit à petit, on vit revenir les anciens. Quelques-uns manquaient à l'appel. Certains avaient laissé leur vie en défendant le pays.

Le projet de la fête fédérale revint très vite sur le tapis. Les contacts furent établis. Les gymnastes et les moniteurs avaient du temps à rattraper. Cela virevolta dans tous les sens. Parfois, on jurait, on s'énervait mais finalement, au jour dit, avec un éclat et un succès inégalés, la 36e fête fédérale se déroula en 1921 avec sept ans de retard. Toute la ville s'était donné rendez-vous dans le fond de Seraing. Les trottoirs étaient noirs de monde, et c'est entre deux haies ininterrompues de badauds que les Sociétés, drapeaux en tête, firent le chemin de la Maison communale à la salle. Les drapeaux flottaient aux fenêtres des maisons, les fanions et les étendards des Sociétés claquaient au vent. Les gymnastes marchaient fièrement, bombant le torse, sanglés dans leurs beaux uniformes. On aurait dit que tout ce monde profitait de cette manifestation pour écarter les derniers souvenirs de la guerre et fêter le pays renaissant.

Pendant la période d'entre deux guerres, la Société, très active, se distingua tant en Belgique qu'à l'étranger, remportant de nombreux championnats et de nombreuses coupes. Souvent, nos gymnastes se montrèrent les égaux des meilleurs.

Nous fûmes, malgré nous, encore en avance sur notre temps. En effet, les inondations de 1926 transformèrent notre salle en piscine couverte. Il était alors possible de pénétrer en barque par la porte de la rue du Marais, et les espaliers fournissant un tremplin de fortune, les plus téméraires pouvaient piquer une tête et faire quelques brasses.

En 1940, commençait pour la Société une longue période d'interruption forcée. Le gymnase fut fermé et la

Société fut mise en veilleuse. Pourtant, tous les ponts n'étaient pas rompus. Parfois, se réunissant chez l'un ou l'autre, les membres échafaudaient déjà des projets pour l'après-guerre. En 1945, M. Cyrille Foulon, maître tailleur de son état, acquit le local de la Société et le remit à sa disposition pour qu'elle puisse reprendre ses activités. On modernisa les installations. De nouveaux engins firent leur apparition. Il faut dire que la gymnastique avait fortement évolué à cause de l'influence des pays scandinaves. Guettant toutes les nouveautés, les dirigeants de l'époque n'hésitèrent pas un seul instant et les investissements nécessaires furent immédiatement consentis. Les nouvelles installations furent inaugurées le 8 janvier 1950. [...]

Pour la Sérésienne,
M. Struys

Réveillons d'hier, par G. Caljon-Gob

Lorsque j'étais enfant, les réveillons n'avaient rien de fastueux, pas de homards, de dindes, de foie gras, pas de grandes surfaces ni de riches commerçants regorgeant de mets recherchés; n'empêche qu'ils étaient attendus avec impatience.

Saint Nicolas, mission bien remplie, avait depuis quelques jours repris le chemin du ciel. Des signes avant-coureurs annonçaient déjà la Noël: le lapin le plus dodu de notre clapier, soigneusement dépecé, pendait à son crochet, tout raidi par le froid régnant dans la petite arrière-cuisine (notre frigo de l'époque). La graisse de porc, dans sa marmite, fondait doucement sur le coin de la *plate-bûse*; refroidie, elle allait se transformer en frais saindoux d'un blanc laiteux, qui servirait à la cuisson des "bouquettes". La farine de sarrasin, la cassonade (*li souke di pot*), la levure et les oeufs étaient déjà prêts.

Deux jours avant Noël, le lapin découpé était mis dans la marinade. L'après-midi du 24, ma grand-mère nous mettait au lit, ma cousine et moi; cette sieste nous aidait à rester éveillées à la soirée. Après avoir allumé le feu dans la "place" de devant, mon papa passait ses disques en revue, le son du phono nous assoupissait lentement, comme on était bien, au chaud sous les couvertures ! Pour notre goûter, quelques bonbons; pas de pommes, surtout la veille de Noël ! La pomme n'avait-elle pas causé notre malheur au paradis terrestre ?

Il était temps d'installer la crèche, j'étais toujours en admiration devant son petit râtelier en branchettes que je garnissais de paille. Mon grand-papa accrochait au fronton une clochette en verre soufflé qu'on ne pouvait faire tinter avant minuit. Le petit sapin artificiel s'ornait de quelques boules et de bougies, il me paraissait magnifique. Dans la cuisine, grand-mère avait préparé la pâte des "bouquettes", elle levait déjà. Ma marraine et mon oncle arrivaient enfin; la famille étant au complet, le réveillon pouvait commencer. La cuisson des "bouquettes" était rondement menée; recouvertes d'une bonne couche de cassonade, qu'elles étaient bonnes à déguster en si joyeuse compagnie ! Le chant de vieux Noëls alternait avec le phono. Ma cousine et moi, bien emmitouflées, avions la permission de sortir un instant sur le seuil; armées de la clé de pompe et d'un petit pistolet, nous faisions éclater des capsules. Mon papa allumait de petits pétards, semblables à des cigarillos, qui crachaient des jets de feu. Les "cricracs" qui, bruyamment, se tordaient comme des vers, nous faisaient rire aux éclats. Vers minuit, le lustre éteint, à la lueur des bougies, on se groupait autour de la crèche; quand résonnaient les douze coups, le phono chantait "Minuit chrétiens", émus et recueillis, nous le reprenions tous en choeur. Après ce pieux moment, on se souhaitait un joyeux Noël. Il était temps pour nous les filles, de rejoindre notre petit lit. Les grands continuaient la veillée jusqu'à l'heure de la première messe.

A midi, on se retrouvait tous autour de la table pour faire un sort au savoureux lapin aux pruneaux qui avait doucement mijoté une bonne partie de la matinée.

Ce n'était pas le luxe ni l'abondance, mais ces heures de joies simples, au sein d'une famille chaleureuse, nous rendaient si heureux qu'aujourd'hui encore leur souvenir nous fait chaud au coeur.

Nouvel an d'antan, par G. Caljon-Gob

Lorsque nous étions enfants, les bougies de Noël à peine éteintes, nous nous réjouissions d'être à la Saint-Sylvestre, nous rêvions à cette joyeuse halte dans le traintrain de tous les jours. Beaucoup d'entre nous passaient le réveillon en famille ou avec des amis. Bien sûr, rien n'était d'extraordinaire, les moyens étaient limités, mais pourtant on savait fêter dans la joie le passage d'une année à l'autre.

Quelques petits bals étaient organisés, fréquentés surtout par la jeunesse surveillée de près par les parents qui la chaperonnaient. Le café du coin faisait le plein de ses joueurs de cartes; chacun, à tour de rôle, payait sa tournée de *fris pèkèt*, les parties étaient très animées. Le cinéma du quartier avait ses amateurs, mais aussi, quelques sans famille qui évitaient de rester seuls ce soir-là.

Chez moi, c'était presque un rituel, après le souper, ma grand-mère sortait la maie, préparait la pâte à galets qui allait lever jusqu'à ras bord; le sucre, concassé à grands coups de fer à repasser, y était incorporé; les pâtons, alignés en rangs d'oignons sur la table enfarinée, levaient en attendant de passer au fer à gaufres qui chauffait sur le poële ronflant de tous ses charbons ardents. Réunis dans la cuisine, portes bien closes – gare aux courants d'air qui font retomber la pâte ! – nous assistions, comme au spectacle, au bon déroulement de la cuisson qui n'était pas une mince affaire, il fallait faire tourner le fer lourd et chaud sur son encoche afin que les galets soient cuits à

point des deux côtés (pas question qu'ils soient comme les galets d'à *Marèye: nin cûts d'on costé et broûlés d' l'ôte*). Ma grand-mère partageait le dernier pâton en deux parts qu'elle disposait en croix dans le fer, obtenant ainsi un crucifix qu'on laissait durcir sur la cheminée.

Le travail fini, les galets bien rangés dans la manne en osier, la soirée était déjà bien avancée. La bouilloire prenait la place du fer, on préparait une grande cafetière de café. Quel plaisir de déguster les premiers galets dans la cuisine fleurant bon le sucre cuit et la cannelle ! Le baril de "Vieux système", l'Elixir, les petits verres à pied prenaient place sur la table, chacun dégustait un digestif, tout cela dans la bonne humeur, avec des chants et des histoires du bon vieux temps. A minuit tapant, on s'embrassait en se souhaitant une bonne année. On ne s'attardait plus guère, il fallait prendre du repos, car le jour de l'an allait être long.

Très tôt, les visites commençaient; les premiers à frapper la porte étaient les enfants du quartier, certains, avec leurs souhaits, offraient des *nûles* (sortes de grandes hosties non consacrées), ils recevaient quelques piécettes. Si le premier venu était un garçon, c'était signe de chance pour toute l'année. Au lever, on sortait de la mallette les feuillets joliment enluminés où on avait copié avec application le compliment appris en classe, un peu intimidé, on le lisait aux parents et grands-parents tout émus. Que de souhaits chaleureux, que de belles promesses pas toujours tenues, mais surtout quel beau moment de tendresse ! Tout le jour, on échangeait des voeux, avec les voisins, la famille, les amis qui défilaient chez nous; personne ne repartait sans avoir bu son café et reçu son galet. C'était aussi le tour du facteur, porteur de quelques cartes, qui entrait pour boire sa petite goutte et pour recevoir ses étrennes; en ce temps-là, il faisait encore deux tournées, une le matin, l'autre l'après-midi; en fin de journée, il avait parfois du mal à retrouver sa maison.

A la soirée, nous recevions toujours les mêmes cousins, ils venaient chez nous se remettre des nombreuses visites à la famille en se régalant des savoureux harengs au vinaigre que ma grand-mère avait mis à tremper à leur intention.

Le jour de l'an, on avait à coeur de se montrer cordial et accueillant; chacun avait pour l'autre une attention gentille: le boulanger vous gratifiait d'un gâteau de ménage, le boucher offrait un cornet de saindoux ou de graisse de boeuf, l'épicier donnait un calendrier. On se faisait de modestes présents qui feraient bien rire aujourd'hui; la valeur ne comptait pas, c'était le geste qui faisait plaisir.

Le nouvel an passé, le coeur content, on reprenait la vie de tous les jours en espérant que se réalisent les souhaits reçus: *Ine bone annêye, ine parfête santé, èt totes sôrts di boneûr !*

Conte de (presque) Noël à la Cour du Val, par P. Martin
L'escarbille, ou la neige était sale

En cette fin du mois de décembre 1935, ou bien était-ce début janvier 1936, nous subissions une méchante période de gel très dur depuis au moins huit jours. La terre des routes – en ces temps, elles n'étaient pas encore recouvertes de produits goudronnés – avait pris une teinte grise, d'un méchant gris, agressif: les petites pierres pointues qui y étaient enchâssées "tenaient" plus fort que les dents de sagesse et hérissaient leurs pointes avides d'érafler les fragiles genoux nus (car les gamins s'habillaient de culottes courtes, même en hiver) ou les délicates paumes de main des enfants chutant souvent lors de leurs jeux espiègles.

Ma mère vint m'éveiller dans la timide lueur de la petite veilleuse à pétrole, *on p'tit quinquè*, veillant sur mes nuits du coin de la cheminée, hors d'atteinte, bien sûr, de mes mains d'enfant; ma mère, m'emmitouflant ensuite dans un de ses grands châles tricotés à gros points, m'entraînait vers la fenêtre: "Viens faire signe à ton père !" Mon père qui, sans doute, partait au travail, était dehors, silhouette à peine visible au travers des vitres joliment gelées, dans la chiche lumière ambiante de la Cour du Val, en fin de nuit.

Il me regardait, le bras levé, tenant à la main une grosse boule de neige; le temps s'étant adouci, la neige avait subrepticement profité de la nuit pour tout envelopper de blanc. Pour mieux voir ce spectacle féerique, je grattais du bout des ongles les étoiles de givre qui décoraient les vitres; cela faisait froid aux doigts dont les ongles devenaient tout blancs. Alors, je voyais mieux mon père. Il lança la boule de neige fraîche qui vint s'écraser à mon nez, sur la vitre. Je bondis de surprise, et tandis que mon père s'éloignait en riant dans ses moustaches qu'il portait longues et légèrement recourbées vers le haut, je regardais la neige tapissant l'extérieur de la vitre et je la faisais fondre en frottant la paume de ma main sur le carreau gelé.

- Vite, m'man, je voudrais aller jouer dans la neige.
- Taisez-vous, petit malheureux, on ne sort pas dans un froid pareil tant qu'on a le ventre vide et qu'on n'est pas chaudement habillé !

Ma mère me vouvoyait souvent quand elle se faisait sentencieuse.

- Oui, mais... m'man !
- Taisez-vous, vous dis-je, écoutez le vent... Savez-vous ce qu'elle chante la bise: "Sors mal vêtu que je te gobe" !

J'étais toujours impressionné par cette phrase qu'elle me rappelait souvent, car être gobé... Brr. J'avais déjà vu mes oncles *colèbeûs* gober tout crus des oeufs de pigeon, et à huit ou neuf ans, je redoutais un sort pareil. Aussi, après m'être chichement lavé le bec à l'eau froide du bassin émaillé posé sur son trépied de fer, je m'habillais bien vite et déjeunais d'un oeuf cassé et cuit sur un *crèton* de lard gras.

Enfin, je pouvais sortir et j'enfonçais avec joie les pieds dans cette épaisse neige fraîche, plus légère que plumes d'édredon. Je m'élançais, voulant glisser, mais immédiatement freiné par cette neige trop légère, poudreuse, je m'étalais de tout mon long.

- Voilà, tu as fait ton portrait, dit malicieusement ma mère, en souriant et rentrant vite au chaud, tu sauras à l'avenir que la neige fraîche et légère ne glisse pas, il faut attendre qu'elle soit bien tassée.

Mais moi, ne l'écoutant déjà plus, je distinguais dans la pénombre des gamins qui jouaient du côté de la pompe, car nous avions une pompe à eau potable qui, d'ailleurs, depuis les dures gelées, avait été frileusement entourée d'une gaine de planches ajustées par un ouvrier de la "caisserie" et dans laquelle il avait bourré de la paille sèche et de petits copeaux pour éviter qu'elle ne gèle; seuls dépassaient la manette verte et le bec verseur, dont le bout de bronze se prolongeait d'une belle "chandelle" de glace aussi pointue qu'une épée. La dalle sur laquelle on posait le seau était vernie d'une épaisse laque transparente, tandis que l'alentour était tout boursouflé d'éclaboussures d'eau gelée, traîtresses et glissantes. La vieille et prudente Didine, notre voisine, avait, dès le début des gelées, répandu sur cette redoutable surface le contenu de plusieurs "bacs aux cendres" de sa "plate-buse" pour que l'on puisse s'approcher, sans crainte de glisser, et remplir son seau de bonne eau claire. Comme plusieurs gamins avaient déjà commencé à se battre à coups de boules de neige, je m'y suis précipité à mon tour et dès mon arrivée, je recevais, en plein sommet du front, une boule plus dure que fer, qui me fit hurler de mal. En une seconde, j'avais le front, puis le visage, ruisselants de sang que je tentais d'essuyer d'une main rouge et engluée. Je parvenais malgré tout à voir se sauver un gamin que je reconnaissais tout de suite à son passe-montagne trop large et le seul à avoir cette inimaginable couleur de "caca de mal au ventre". Deux autres gamins, par contre, venaient tout de suite m'entourer et me voyant tout sanguinolent, me dirigeaient vers l'infirmerie toute proche. Ils détalèrent comme des lapins après avoir vigoureusement agité la sonnette. J'attendais en pleurant devant la porte peinte d'un vert noble qui m'avait toujours émerveillé, mais dont ce jour-là je tachais les bronzes de la jolie poignée des gouttes de mon sang qui continuait à couler. J'ai maintenant encore en bouche le goût de ce sang auquel se mêlaient mes larmes et ma salive, peut-être aussi ma morve que je ne parvenais plus à renifler.

La porte s'ouvrant enfin, lentement, presque timidement, j'entendais: "Mon Dieu, mon petit ! Qu'as-tu fait ?". Le fin museau de soeur Cécile, pointant de son voile gris ourlé de blanc impeccablement amidonné, était à ce moment l'image même de la compassion. Vite, elle m'entraînait dans le vestibule dont les somptueuses dalles bleues se tachaient de mon sang qui y dessinait des reflets mauves, pourpres. Enfin, dans la salle des soins, après avoir appelé soeur Agnès à la rescousse, elle m'extirpait une grosse escarbille fichée dans la peau de mon front qu'elle avait largement déchiré sur un ou deux centimètres. Après avoir lavé la plaie à l'alccol, ce qui me faisait hurler, et m'avoir fourré un sucre d'orge dans la bouche pour me faire taire, elles me fixaient un sparadrap qui, collant ensemble les deux lèvres de la plaie, freinait l'hémorragie. "Va t'asseoir sur le banc dans le couloir, le docteur va venir." C'était bien ce que je craignais, car le docteur Gérard, *li vî Djèrâ*, comme on l'appelait familièrement, passait pour être un bon médecin, mais affectait, en plus d'un langage grossier et le plus souvent dans le plus plat wallon possible, une délicatesse de gestes digne d'un écorcheur de porcs; il était craint de tous, même des plus farauds fiers-à-bras. Enfin lavé, et le sang ne coulant plus, j'attendais, assis sur le magnifique banc-coffre garnissant le large vestibule, et croyez-moi ou non, j'éprouvais un certain plaisir à regarder les reflets mordorés des gouttes de mon sang séchant sur les grandes dalles de pierre bleue.

Vlan, par la porte arrière subitement et violemment ouverte, *Djèrâ* entrait: long, mince, tout de blanc vêtu, y compris le calot rond qui recouvrait sa calvitie, le regard aigu, la bouche au rictus agressif, au moment où la porte de devant s'ouvrait calmement, livrant passage à un homme se soufflant dans les mains et frappant les pieds au sol pour secouer la neige et se réchauffer. Il y eut un instant de flottement. Le docteur nous jaugeait tous deux du regard, puis il s'adressa au quidam: *Vo-t'-là tot l' minme, assî-t'-tu là, so l' banc, ad'lé l' gamin* . Il disparut dans la salle de soins. Soeur Agnès en sortait aussitôt portant un grand bol de faïence fumant qu'elle donnait à l'homme: "Buvez bien chaud, le docteur s'occupera de vous dès qu'il en aura fini avec le gamin". "Viens-toi, *m' fi".* Elle m'emmenait alors dans la salle de soins, où le longiligne et redouté docteur me regardait entrer, de ses prunelles d'aigle encore agrandies par les verres épais de ses lunettes à très fine monture d'or. *Dji tronlève les balzins*, quand il s'approchait du tabouret où l'on m'avait assis:

- *Qu'a-t-i ci-là ?*

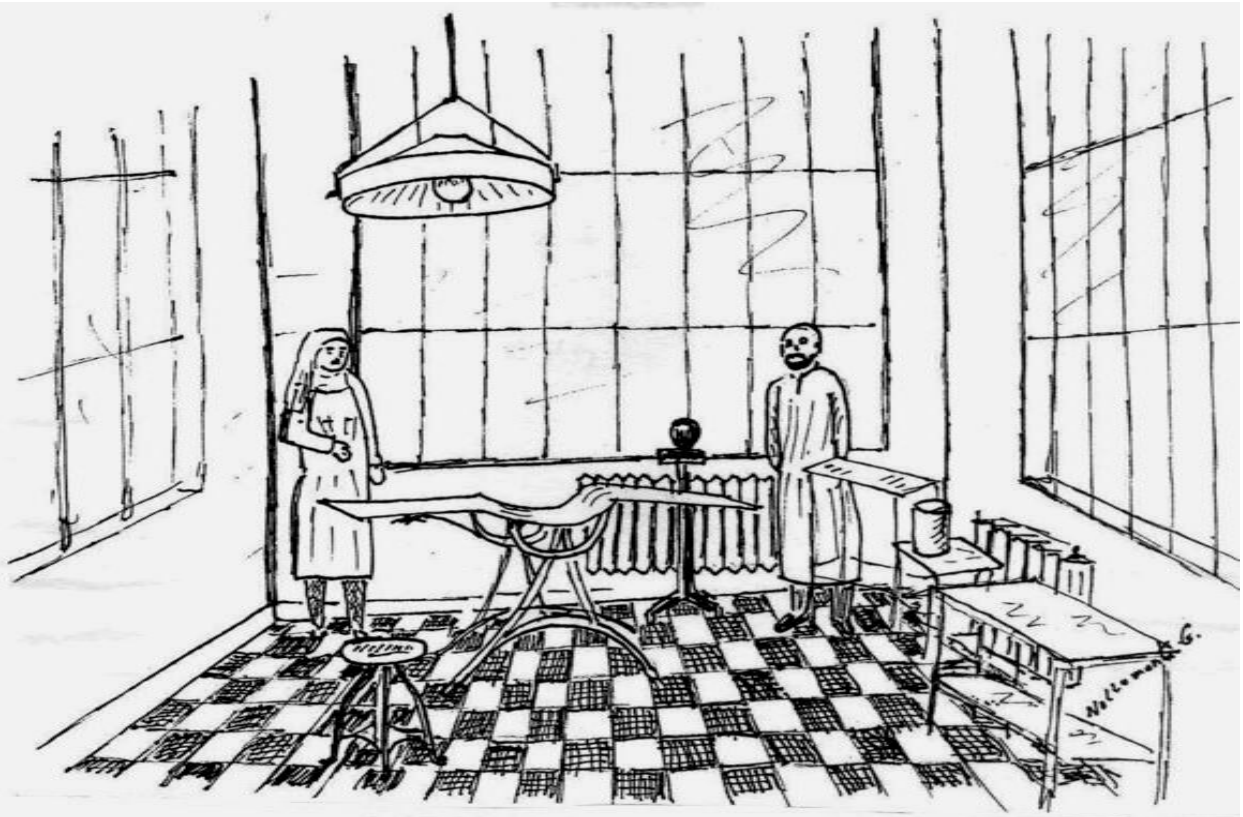
- Un "crin" dans la tête, on lui a retiré cette escarbille.

- Escarbille, escarbille, *lê m' veûye çoula !*, et d'un geste aussi prompt qu'inattendu, il m'arrachait le sparadrap fraîchement appliqué, emportant du même coup quelques bonnes dizaines de cheveux qui m'ont toujours fait bien défaut depuis lors. Ce fut peut-être le début de ma calvitie.

- *Loukîz asteûr, vo-l'-là qu'i r'tchoûle èt qu'i s'rimèt' à son.ner; dinez-m' vite li picète èt lès-agrafes* . Et pan, pan, pan, en trois coups de pince magistraux, il suturait la plaie; je manquais m'engouer d'angoisse.

- *Qu'i ratinye cinq munutes, djèl riveûrè d'vant d' lî plakî ine èplâsse.* Je regagnais le banc dans le vestibule en m'essuyant les yeux, car ce maltraitement avait réactivé mes glandes lacrymales. L'homme était toujours là, son bol bu et vide à la main.

- Allez *m' fi*, ne pleure plus, ça va passer. Et sur ces bonnes paroles, *Djèrâ* revenait:
- *T'as bu l' bol, c'est bin: vin avou mi.*
- *Avou vos ? Wice don ?*
- *Bin n'ès-s' nin v'nou po ti stoumac' ?*
- *Mi ? Mi stoumac va bin, dji so l' tchâfeû d'â docteûr Côrin.*
- *Di qwè ?*, hurlait *Djèrâ. T'ès l' tchâfeû da Côrin, mins t'as hèré tote li pape è t' panse.*
- *Dji comptéve qu'on m'aveût n'né çoula po m' rèstchâfer !* A ce moment, la grande porte d'entré s'ouvrait:
-Je viens pour mon estomac, Monsieur le docteur.
- Ah, ah (un râle), Agnès, *nom di Dju, done-mu vite ine gote divant qu' dji n' pète à bokèts.*
- Notre père, qui êtes aux Cieux, pardonnez-lui ses jurons, c'est un si bon docteur. Voilà votre goutte. Amen. (Les faits sont véridiques, NDLR)



La salle d'opération du Val-Saint-Lambert en 1931 (dessin de G. Mollomont)

La sidérurgie (suite)

Souvenirs de Jean Nils, chef de service (suite)
La guerre

(En) octobre 40, le travail recommença. Les ouvriers semblaient convaincus de la victoire allemande et se remettaient (malgré tout) courageusement au travail.

Quelques mois avant la guerre, nos aciéristes avaient essayé de couler des aciers qu'ils avaient baptisés "semi-calmés". [...] Au début de 1941, les aciéristes réussirent à trouver la teneur en silicium qui était juste suffisante pour répartir les soufflures dans tout le lingot et ne pas calmer plus à fond [...]. Des essais systématiques furent faits sur une dizaine de coulées, comprenant des analyses en tête, milieu et pied, des essais de traction en travers et des pliages. Seuls ces derniers laissaient à désirer; les soufflures se retrouvaient dans les pliages ouverts volontairement, après l'essai. La résistance trouvée de la tête au pied du lingot était de 2 kg, ce qui était remarquable. Pendant toute la guerre, on continua à couler des aciers semi-calmés. L'année 1941 fut marquée d'une pierre blanche pour nous ! Un fils nous était né le 23 septembre. Par prudence, j'avais fait conduire ma femme à la clinique d'Ougrée, où elle fut délivrée vers 8 h 30 du matin. Après sa délivrance, elle fut conduite dans un appartement de luxe. [...]

Au mois d'avril 1942, un soir vers 19 heures, ma femme était occupée à donner le bain au petit, moi, les regardant le plus que je pouvais, quand une escadrille d'avions, volant en rase-mottes et survolant notre maison, vint lâcher un chapelet de bombes sur la centrale électrique de Cockerill, à environ deux kilomètres de chez nous. Au bruit des explosions, ma femme avait saisi l'enfant dans une couverture et se précipita dans les caves de l'immeuble. Aussitôt l'alerte passée, on remonta à l'étage, j'étais inquiet. Rassuré pour les miens, je me rendis en courant jusqu'à l'usine. Les bâtiments de la centrale brûlaient, quelques hommes étaient blessés, tout le monde s'affairait, soit pour combattre l'incendie, soit pour porter secours au personnel. Après ces émotions, on retourna à la maison. [...] Le lendemain, le bilan du bombardement se chiffra à 39 projectiles sur l'usine, 5 dans la rue Cockerill, juste en face de l'école des soeurs. Huit jours plus tard, dans l'après-midi, un second raid eut lieu, cette fois sur les hauts fourneaux de l'Espérance-Longdoz.

Pour moi, l'inquiétude se précisa; coûte que coûte, il fallait habiter la campagne, où tous les miens seraient en sécurité pendant cette dramatique période. Je louai une maison à Limont, à 17 km de Seraing, endroit paisible, riant dans ses environs avec ses ruisseaux serpentant dans les bois et prairies. Le village était en Condroz, un pays que j'aimais passionnément, tendrement, immortalisé par le grand poète wallon Henri Simon. [...] Evidemment, toute médaille a son revers. En semaine, il fallait se lever tôt, à 5 h du matin ! On prenait le vicinal de 6 h et on arrivait à 7 h. Le soir, on se remettait en route vers 18 h et tous les jours on recommençait. Mais le samedi à midi, j'étais tellement content de voir tous les miens à table, à mon foyer, qu'un hymne de reconnaissance me chantait dans le coeur. Et cela devait durer quatre années, le village ressemblait à une oasis de paix. [...]

La reprise du travail

En janvier 1945, la nuit de dimanche à lundi, une bombe volante vint éclater sur les halls de la tôlerie. Elle tomba sur le hall du milieu, au-dessus du four à recuire. Les dégâts furent spectaculaires, la bombe étant tombée sur le milieu des halls; seul le four à recuire était démoli, mais toutes les autres machines, laminoirs, moteurs, cisailles, étaient intactes. Evidemment, les bâtiments étaient détruits, tout au moins ceux des trains à tôles. Nous aurions donc à reconstruire deux halls et le four à recuire. Au total, nous avions de la chance ! En découplant le train universel des autres laminoirs, on pourrait retravailler en ne produisant plus que des plats. La fin de la guerre était proche, bientôt on reconstruirait le tout, ce qui arriva au mois de mai, cinq ans après le début de la guerre.

Dès le mois de juin, les commandes se réinscrivirent à plaisir ! On commandait des bateaux, des ponts, des réservoirs, tout était à reconstruire ! Les affaires reprirent une extension formidable, les prix augmentèrent, la prospérité revint. Au début de 1946, M. Neef de Sainval devint directeur général, en remplacement de M. Léon Greiner, démissionnaire. Son fils, ingénieur en chef, le suivit dans sa retraite. M. Houbaer passa à Ferblatil en qualité d'administrateur; M. Driessens devint directeur de la métallurgie. M. Neef de Sainval était un homme très distingué, très bien de sa personne, d'un caractère très ouvert, il aimait s'entretenir avec ses ingénieurs, ses collaborateurs. Très souvent, on le rencontrait dans une de ses inspections d'usine, ce que tout le monde aimait particulièrement. Personnellement, je lui dois beaucoup. [...]

Ma nomination au grade de chef de service

Ce jour-là, le 15 décembre 1948, j'ai fait repasser devant moi tout ce que j'avais fait depuis le mois de juillet 1926. [...] Et voilà que M. Bersoux me fait appeler à son bureau directorial pour me proposer la place de chef de service ! J'étais resté sans parole, tellement j'étais ému, je lui serrai les mains, sans rien dire... Dès que je pus parler, je le remerciai du fond du coeur, l'assurant de tout mon dévouement. [...]

Dès le premier jour d'entrée en fonction, la prise en charge du service des laminoirs eut lieu sans histoire. Je passais dans chaque service, sans en oublier un seul, regardant tous les responsables dans les yeux, leur parlant de la tâche qui était la leur. Ils me voyaient arriver, sans crainte, je sentais que ma réputation était déjà faite, tous les ouvriers, les contremaîtres attendaient des modifications profondes. [...] Pendant la brève visite que j'avais faite, il régnait partout un désordre sans nom, il fallait procéder par ordre. Deux jours après mon arrivée, le four du train à tôles fortes tomba en ruine, la voûte s'étant écroulée. Je m'enquis de ce que l'on faisait dans ces cas-là, on me répondit que l'on faisait appel à un entrepreneur, je résolus de suivre cette affaire. Quand l'équipe fut sur place, au travail, on fut vite fixé, il n'y avait aucun maçon parmi les six ou sept manoeuvres qu'on nous envoyait. C'était facile à voir, le mur d'autel, qui était déjà réparé, offrait des plaques de mortier d'une épaisseur exagérée, aucun niveau n'était respecté, on se disposait à placer les coffrages pour maçonner la voûte. J'arrivai sur place, dans le four, et j'étais tellement mécontent du travail, tel qu'il était commandé et tel qu'il était fait, que je les chassai séance tenante. La réparation fut confiée au chef maçon de l'aciérie. [...] Le four ainsi reconstruit tint merveilleusement. Le personnel le considéra désormais comme un outil de production et non comme un facteur de mauvais augure. Aussi travailla-t-il avec ardeur, avec joie.

Fin janvier 1949, nous étions vraiment en dessous de tout aux laminoirs; nous cassions des cylindres, les cages balançaient, les sellettes ne tenaient plus que moyennant des cales et des clavettes. Bref, c'était la fin; il fallait réparer le train de fond en comble. Pour ce faire, on arrêta le laminage et on commença à démonter les colonnes des trois cages. Les tables d'assise étaient bien visibles et on voyait des déboîtements de 30 mm. J'ai engagé un entrepreneur de Seraing, spécialiste en soudure, avec pour mission de travailler jour et nuit. [...] Après trois semaines de travail acharné, on remit le train en marche. Les cages ne bougeaient plus, le bruit infernal que faisait le laminoir était réduit de moitié, le personnel travaillait avec entrain, le nombre de tôles passées en huit heures augmenta de 20 %. Les rebuts, qui étaient d'environ 18 %, tombèrent à 10%, et après le montage d'une décalonimeuse sous pression, à 6 et 7 %. [...]

Mon destin tournait court ! La routine qui avait été mienne pendant des années changeait du tout au tout. J'étais situé maintenant dans une usine vieillotte, aux méthodes de travail surannées, condamnée à mourir de sa belle mort. Après un bref moment de découragement, je repris courage, il fallait que cela change ! On se rendait facilement compte de l'état dans lequel elle se trouvait, mais je me pris à l'estimer, voulant la sauver de la débâcle. Depuis deux mois, j'avais montré à ces gens comment je comptais me dévouer à eux tous, ils me montrèrent une reconnaissance sans borne, l'avenir me prouva combien ils étaient sincères.

Conflit entre les laminoirs et l'aciérie

Après quelques semaines, la surveillance des coulées organisées par les feuilles de coulées commençait à porter ses fruits, l'affinage n'existait pour ainsi dire pas, des défauts internes se présentaient sur les éprouvettes et même sur les tranches des tôles fraîchement cisaillées. Le malheureux préposé aux essais avait la responsabilité de présenter au réceptionnaire des essais conformes à la spécification; si l'essai n'était pas bon, il devait le remplacer, ce qui signifiait qu'on devait avoir de faux poinçons pour remarquer les éprouvettes ! Le chef de service des laminoirs, on se demande toujours pourquoi et comment, avait chargé le chef des essais, sous sa responsabilité, d'assurer ce service. Cela ne pouvait pas durer !

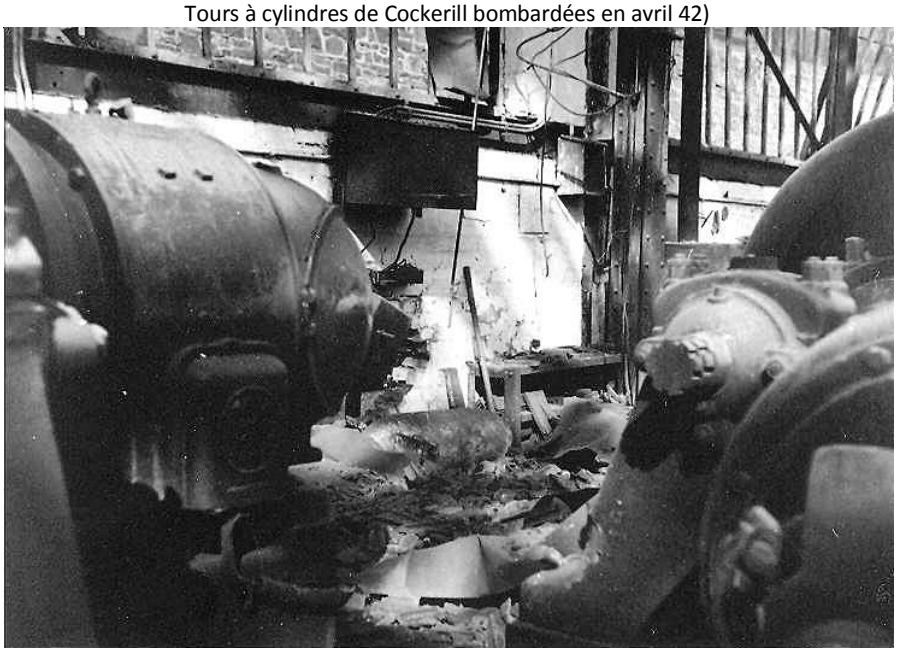
J'avais décidé de rebuter les coulées qui ne seraient pas à mesure et déclasser la marchandise. Le chef de service de l'aciérie fut averti de la chose par moi; entre parenthèses, il prit très mal cette décision et fut très étonné de mon attitude si fermement résolue. Par après, je sus que des réunions avaient eu lieu avec les contremaîtres et les brigadiers, tous étaient en effervescence, modifiant la façon d'élaborer les coulées, changeant leur façon d'opérer leur chargement, la manière de faire passer l'hématite, les fontes, les mitrailles spéciales. Petit à petit, tout rentra dans l'ordre, l'affinage dura une heure environ. L'analyse finale était conforme à la spécification. [...]

Le train à tôles moyennes

Le plus ancien laminoir de l'usine, datant de 1880, comprenait deux cages dégrossisseuses, une cage trio-finisseuse. Un four poussant, chauffé au mazout, 50 à 60 tonnes de production par huit heures. La manipulation se fait à la main, les produits laminés s'empilent en sortant du laminoir. Le refroidissement, le traçage et le cisaillage suivent. [...] En faisant mon inspection générale, mon attention avait été attirée par le désordre qui régnait. Quelques jours après, le contremaître, muni de son livre, tenta de me faire le compte de son magasin. Peine perdue: il n'y arriva pas ! Devant cette carence, la confusion du responsable, j'ordonnai de procéder à l'inventaire en sortant le tout du magasin. Le travail dura quinze jours, on trouva des commandes laminées deux ou trois fois, d'autres commencées, mais non terminées depuis plus de six mois... Le total donna plus de trois mille tonnes.

M. Legrand, excellent employé, fut chargé de mettre en fabrication les produits du train 5, de suivre au jour le jour ce qu'il y avait de bon ou de rebuté. Nous n'aurions jamais su en sortir autrement qu'en inventoriant commande par commande. En 1954, on arrêta le train 5. M. Bersoux m'en avait parlé quelques mois auparavant et nous aurions à recaser les deux cents hommes que comportait ce laminoir. Ce n'était pas sans être émus que nous arrivions au terme de l'activité d'un outil de production, prêts à lui dire un dernier "adieu". Les hommes,

Tours à cylindres de Cockerill bombardées en avril 42)



Cockerill bombardée en avril 42 (photos Nils)

certainement désemparés par le changement de travail, étaient bouleversés dans leur comportement vis-à-vis d'eux-mêmes, de nous et de leur famille. Après le départ de nos compagnons de travail, quelques-uns d'entre eux repassèrent par chez nous et vinrent nous dire combien ils regrettaient leur vieux laminoir. [...]

Les aciers Soudotenax

[...] Les résultats furent constants, l'acier convenait donc parfaitement, ce qui nous permet de dire que la qualité de celui-ci était remarquable et nous invita à mener à bonne fin notre projet. D'accord avec M. Bersoux, nous nous mîmes en rapport avec les ventes "métallurgie" pour qu'on sollicite un brevet pour des tôles à haute limite élastique, mises au point dans notre aciérie. Le brevet fut accordé et donnait le nom de "Soudotenax" à tous nos produits. [...] Vers 1955, en septembre, nous eûmes une première affaire en spécialité. La maison Sulzer à Winterthur (Suisse) était cet établissement important, spécialisé dans les travaux hydro-électriques. [...] Notre première affaire fut un succès, au point de vue qualité, formage à chaud, à froid, la soudure et, chose qui ne se démentit jamais par la suite, le délai de livraison. Pendant des années, tant que dura Grivegnée, c'est-à-dire jusqu'en 1961, nous avons entretenu les meilleures relations avec nos clients, qu'ils soient Suisses, Français, Anglais, Hollandais, Espagnols ou Portugais. Durant cette longue période, nous allions par les routes de France et d'ailleurs retrouver nos amis, car ils étaient devenus des amis très chers. Ce n'étaient plus des "clients" et il fallait voir comment nous étions reçus, avec toute la sympathique cordialité qu'ils savaient manifester. Pendant cette période de Grivegnée, nous avons fourni 51.000 tonnes de tôles Soudotenax. Le bénéfice net réalisé sur ce tonnage était de 130 millions. [...]

Partout où nous nous rendions, nous étions reçus comme des rois. Il faut bien vous dire que si on était si contents de nous voir arriver, c'est qu'on n'avait rien à nous reprocher sur nos aciers. J'ai toujours mis un point d'honneur pour que mes fournitures soient toujours impeccables, et depuis 1934, je n'avais jamais dérogé à cette règle. Nos fameux aciers soudo n'ont jamais donné d'ennuis et nous étions toujours disposés à collaborer avec leurs laboratoires de recherche et leur faisions profiter de notre expérience. [...]

La fermeture du train à tôles fines

En 1958, la Direction nous informa de la fermeture du train à tôles fines. Depuis longtemps déjà, nous nous attendions à cette décision et avions pris nos dispositions pour reclasser notre personnel. Au train 5, quand nous avions dû arrêter le travail, la vétusté de l'installation impliquait la fin de l'activité de ce laminoir. Aujourd'hui, on se retournait vers le train 4 et on voyait le même décalage que le précédent. En effet, Ferblatil, installé en 1950, était à la pointe du progrès en Europe. Equipée de trains à froid, travaillant des bobines de 10 tonnes, la production était incomparablement plus forte. On était loin des tôles produites au train 4, en 2m x 1m x 1,25mm. Tous les laminoirs de la région de Liège et de la zone de l'Ourthe fermaient les uns après les autres. C'était une transformation profonde qui s'opérait, notre activité devait maintenant se tourner vers ce nouveau secteur.

Pour les jeunes, cela pouvait se faire, après une période d'adaptation. On pouvait espérer être au courant des nouvelles méthodes et se faire une place dans l'organisation. Mais les vieux, les hommes de quarante ans et plus, prendraient-ils le mouvement aussi aisément que leurs camarades ? L'expérience nous a montré que ces ouvriers étaient complètement perdus, dépassés.

Une installation comme celle de Ferblatil, produisant 40.000 tonnes de tôles, 12.000 tonnes de fer blanc, 8.000 tonnes de grains orientés, soit 60.000 tonnes par mois, dépassait tout ce que l'on faisait dans le temps. Les vieilles installations de laminage sont mortes; dans quelques années, on aura oublié leur histoire, leurs moments agréables. La nouvelle génération de travailleurs s'acclimatera parfaitement au nouveau régime. De tout cela, nous en avons parlé avec eux, ils comprennent très bien la situation et ne prennent pas mal cette chose inéluctable: la fermeture d'un laminoir actuellement dépassé. Tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est essayer de leur trouver une place où ils gagneront décemment leur vie. [...]

La fermeture de Grivegnée

[...] La fermeture de l'usine répondait à un plan de concentration de production. L'arrêt de laminoirs d'Ougrée, se Seraing tendait au même principe. Le développement des moyens de production des tôles fines de toute nature par des moyens ultra-perfectionnés serait poussé au maximum et toutes les énergies des chercheurs ne tendraient qu'à ce but. Devant ce programme, nous ne pouvions que nous incliner, il fallait que le personnel le comprît et se résignât à l'inévitable. Ce fut fait sans difficulté, excepté les ouvriers qualifiés qui durent accepter un poste de manoeuvre alors qu'ils gagnaient près du double à leur poste. Un drame pour certains d'entre eux se fit jour.

En 1965, l'inauguration de l'aciérie L.D. eut lieu, comprenant deux cornues de 220 tonnes. La durée d'une coulée était d'une heure et bientôt, on installa l'ordinateur destiné à automatiser chacune des opérations de soufflage.

Les installations de Ferblatil étaient elles-mêmes organisées en fonction des ordinateurs, de manière à ce que l'on fasse abstraction de l'intelligence humaine. Seuls, les "cerveaux" infiniment réduits en nombre pouvaient encore faire état de leur travail personnel. Les ouvriers n'étaient plus que des comparses, appliqués à faire une

certaine besogne machinale, fatigante peut-être, mais dénuée de toute étincelle. Cela m'effrayait et je les plaignais de toute mon âme d'être obligés de suivre un pareil train.

Qu'allions-nous devenir ? Les anciens, nous, tous ceux qui s'étaient échinés sur la méthode ancestrale de nos pères, se regardaient entre eux avec étonnement en voyant les vitesses vertigineuses avec lesquelles on arrivait aux résultats. C'était une chose fantasmagorique, qui devenait de plus en plus impossible à comprendre pour nous. Le monde des robots était né, transformant les hommes en automates... [...]

ANNONCE

Les revues n°5 et n°8 sont presque épuisées. Il reste encore quelques exemplaires des n°6 et n°7.

n°5: Les fêtes de quartier, le théâtre en wallon, les soins de santé et vieux remèdes, etc.
n°6: L'antoinisme, le théâtre en wallon (suite), jeunes et travail, Saint-Nicolas, les hôpitaux... n°7: Le Val, Seraing-Radio, Histoire de jeunes...
n°8: La sidérurgie, des femmes au quotidien, le fort de Boncelles, etc.

Souvenirs de Louis Deward à l'usine

Je suis entré à Ougrée-Marihaye en août 1935, à l'âge de quinze ans et demi, après trois ans d'école technique. J'étais dans les brigades volantes du service Entretien, on allait partout dans l'usine, où j'étais accueilli avec des "Bonjour, Louis", même de la part de gens que je ne connaissais pas. Je connaissais très bien l'usine. Je travaillais de 7 à 16h, avec une heure à midi et je gagnais 12 francs par jour. Le service comprenait environ cent trente personnes (des tuyauteurs, des monteurs en mécanique, etc.)

En plus, j'ai suivi des cours du soir en électricité et dessin industriel, à la Croix-Rouge avant mon service militaire. Je fréquentais les cours de la Croix-Rouge parce que ma mère prétendait que je serais ensuite infirmier à l'armée – était-ce vrai ? – et aussi parce qu'il y avait des jeunes filles !

Le contremaître était le chef incontesté, à l'époque. Je me rappelle une ancienne chaudière à vapeur. On y avait mis de l'air comprimé, et on cherchait les fuites avec du savon; pour boucher le trou, on écrasait alors le bord des rivets. Puis, on a chassé l'air de l'intérieur et on l'a remplie d'eau, et avec une pompe à main, on a fait monter la pression à 15 kg. On a trouvé ainsi quelques fuites. Pour vider la chaudière, on a ouvert le robinet, mais l'écoulement s'est arrêté après un moment, car l'air ne rentrait pas dedans. Moi, qui étais un gamin, j'ai vu un bouchon au milieu du réservoir et j'ai demandé au brigadier s'il ne fallait pas l'enlever. Le brigadier s'est expliqué avec le contremaître qui passait par là. Celui-ci m'a dit: "On l' va fé, mins s'i vint 'ne gote foû, ti vanes à l'ouh !" Pas une goutte n'a coulé. Le contremaître a donné un coup de poing sur son chapeau et s'est éloigné sans dire un mot.

En 1936, il y eut une grande grève. Pour moi, c'était des vacances, et voilà qu'on a eu droit à une semaine de congés payés, j'étais bien tombé !

Je me rappelle avoir placé les plafonds aux Ateliers Centraux, dans les bureaux de dessin. On mettait des feuillards entre de grosses poutrelles. Les plafonds étaient tellement vastes que tous les ateliers de notre service Mécanique dans les laminoirs a bien pris six mois à un an pour fabriquer les feuillards !

Le sectionnaire du syndicat vendait des timbres (cotisation), mais il devait trouver des tours de passe-passe pour ne pas être vu par le contremaître. Il nous disait: "J'ai les timbres", en passant entre les tables à midi. On descendait un peu plus tôt avec son porte-monnaie. Si le contremaître était présent, la vente des timbres était remise au lendemain ou au surlendemain. Mais quand j'ai quitté l'usine en 79, les délégués syndicaux étaient des "chefs", mais déjà un peu diminués.

En 1939, c'était la mobilisation. J'ai remplacé au laminoir certains ouvriers qui étaient mobilisés. Je me trouvais sur une passerelle, à plusieurs mètres de hauteur, et je m'occupais de quatre démarreurs. Parfois, le lorget (pour faire de la tôle) encore rouge remontait très haut, dans un bruit terrible, j'en avais peur.

Quand je suis revenu de captivité, j'avais 20 francs de l'heure, je crois. En 45, je recevais 500 francs d'acompte et 525 ou 535 à la quinzaine. Début 46, on a reçu une augmentation de 20 %, qui a été la bienvenue. Je venais de me marier (j'ai même voulu partir parce que je ne gagnais pas assez et me faire engager pour découper des tanks en Ardenne – j'avais appris à découper au chalumeau un mois après mon engagement à l'usine – mais mon futur patron, Henri Walthéry, manquait de commandes à cette époque. Quelques années plus tard, il a été embauché à l'usine, et j'ai été son contremaître).

Peu après, vers l'année 48 ou 49, on a voté la loi imposant un minimum de 32 francs, et il a bien fallu qu'on m'accorde cette somme. On épargnait petitement pour acheter des meubles. Enfin, on est allé à Jemeppe choisir des meubles: un buffet, un dressoir, une table et six chaises. Mais il manquait trois mille francs. On est remonté à pied à Montegnée en reparlant de tout cela et je me suis laissé convaincre d'emprunter de l'argent à un magasin

près de chez moi. Le premier mois, on a rendu 500 francs, puis on ne pouvait plus rembourser, et j'ai demandé à mes parents de nous aider... J'ai essayé d'obtenir une pension, car j'ai été blessé au genou et j'ai perdu l'usage d'une oreille (un soldat m'a donné deux gifles sur l'oreille gauche et un coup à plat avec sa baïonnette parce que je ne saluais pas les soldats allemands). Mon handicap a été reconnu, mais j'ai eu 0 % d'invalidité ! Je n'ai plus voulu repasser d'examen tellement le médecin qui m'avait examiné avait été dégoûtant.

Q.: Quelles étaient les conditions de travail ?
R.: Le travail était plus dangereux, parce que peu de chemins étaient prévus pour les piétons. J'entrais par la porte du "Petit Mont", je montais un escalier et je franchissais la passerelle au-dessus du chemin de fer; l'usine était parcourue de rails dans toutes les directions.

J'ai participé à de nombreux montages. On a commencé par le laminoir des tôles fines (on remplaçait une cage après une autre), les fours ont été changés, ainsi que le réducteur principal (qui sert à réduire la vitesse du moteur du laminoir). Puis, le train à rail (cage et transbordeur). On a monté le Blooming II fin 49, début 50, un mélangeur et deux ou trois ans plus tard, le quarto. Une année, il a gelé à -27° à la gare d'Ougrée, tout gelait, même le niveau d'eau n'était plus juste !

Au début, on n'avait aucun rapport avec les ingénieurs et le chef de service. Ça a commencé quand j'étais brigadier en 51: de jeunes ingénieurs sont arrivés et un d'entre eux est devenu camarade avec moi; il m'appelait Louis, mais moi, je ne l'appelais pas par son prénom (si je l'avais appelé par son prénom alors qu'il se trouvait avec d'autres ingénieurs ou un directeur!). Quelques années après la guerre, la direction et les ingénieurs ont montré plus de sollicitude à notre égard. Les sanctions étaient plutôt rares. Pour finir, je m'amusais bien, j'étais toute la journée dans les plans et j'ai plusieurs fois oublié de manger ma tartine à 9 heures.

Personnellement, quand j'étais gamin, j'ai eu le pouce gauche écrasé par un boulon, c'est tout, même si j'ai manqué quelques fois d'être victime d'un accident grave. Il y avait beaucoup d'accidents à l'époque.

Au montage de l'aciérie Thomas, un Yougoslave, Yvan, se trouvait à six mètres de haut, sur un échafaudage. Il a eu la main écrasée d'un coup par un cylindre ; il est descendu de l'échelle avec une main, et on a dû l'amputer. Par la suite, il a travaillé comme soudeur.

J'ai vu un accident à l'Usine à bandage, qui est survenu à un ouvrier d'entrepreneur (intérim). Je me déplaçais avec une charrette à main, lorsqu'un ouvrier m'a crié: "Un accident sur la voie de chemin de fer!" Il était tombé la tête sur les rails. Je l'ai revu une dizaine de mois plus tard, quand il allait recommencer à travailler, mais pas comme monteur. Il était couvert de cicatrices de tous les côtés. Il m'a dit: "A certains moments, j'ai des douleurs qui durent deux, trois minutes, c'est tout".

Un ouvrier est tombé du Train à feuillards, de huit à dix mètres de haut. Il est décédé peu après. Un autre est tombé d'un toit au Train 500, sur la tête. C'était tous des monteurs.

On a apporté depuis beaucoup d'améliorations contre les accidents.

En 1959, je suis devenu contremaître dans les brigades volantes. J'avais des tracas, mais je me suis habitué. Quatre ans plus tard, vers 1962-63, le chef de service m'a fait appeler dans son bureau, l'ingénieur était présent: "On a pensé à toi pour la responsabilité de la mécanique à l'aciérie Thomas". Et pour terminer ma carrière, je suis allé au Blooming.

Q.: Avez-vous eu l'occasion d'habiter dans une maison de l'usine ?
R.: De 1958 jusque 1966, j'ai habité rue Delbrouck, 21, dans une maison de l'usine. C'était moins cher, 160 francs par mois, et les anciens locataires payaient encore moins (à Montegnée, je payais 600 francs). Il y avait quatre pièces de 4m sur 3m. J'ai construit une verrière et une petite salle de bain. Une fois, un ouvrier de l'usine a mis de la peinture et un câble électrique. Un ancien chauffeur de direction a été placé au service" Maisons". Il était très gentil, car il visitait les maisons pour voir s'il fallait faire quelque chose.

Rédaction: Seraing, le soir, de Parolin Angelino, (Cockerill 1947).

La nuit qui descend sur la cité industrielle donne naissance à un spectacle féerique. C'est à cette heure où tout se prépare à dormir, que Seraing, royaume du fer où règne sa majesté le feu, nous révèle le mieux sa force et sa beauté particulière. Les clameurs de la ville étant dissipées, on entend plus distinctement les bruits de l'industrie: ronflement des machines, bruits stridents de la vapeur, martèlement du fer, appels rauques des ouvriers, sifflets d'alarme, qui semblent former l'hymne du travail. Dans le ciel se dessinent les formes massives et compliquées des hauts fourneaux; d'où sortent comme d'un volcan des pluies d'étincelles mêlées à des jets de flammes, aux couleurs changeantes et folles: rouge, jaune, montant à l'assaut du ciel qui semble s'embraser.

Et dans ce ciel d'incendie couronnant ces déversoirs de feu, s'élèvent majestueuses plusieurs cheminées d'où s'échappent des fumées qui s'en vont vers l'infini.

Les unes blanches, virginales, souples s'enfuient en tourbillonnant mais un coup de vent suffit pour les

déchiqueter et les faire ressembler à des aigrettes.

D'autres se confondent et forment des flots multicolores qui se répandent dans tout le ciel. Dans la Meuse large et pacifique se reflète l'incendie de ce palais satanique. C'est la nuit que l'on décèle le mieux cette magnifique cité de l'infatigable travail.

Cotes: fond: 4,2; forme: 4; orth.: 3,6 Total: 11,8/15.

(Source: Equipe Mémoire Ouvrière de Seraing)

ANNONCES

Jean Perrin vous propose:
1) Un livret retraçant la guerre 40-45 à Seraing, écrit à l'occasion du 50e anniversaire de la Libération.
Prix: 116 F. (frais de port compris).

2) Un livret retraçant l'héroïque résistance de l'Armée belge dans les premiers jours du mois d'août 1914, à Seraing et dans les environs.
Prix: 116 F. (frais de port compris)

Les personnes désireuses de se procurer un ouvrage peuvent verser la somme démandée au compte n°063-1693967-91 de M. Perrin, rue de l'Hôtel Communal, 24, à 4400 Mons-lez-Liège.

Des femmes au quotidien

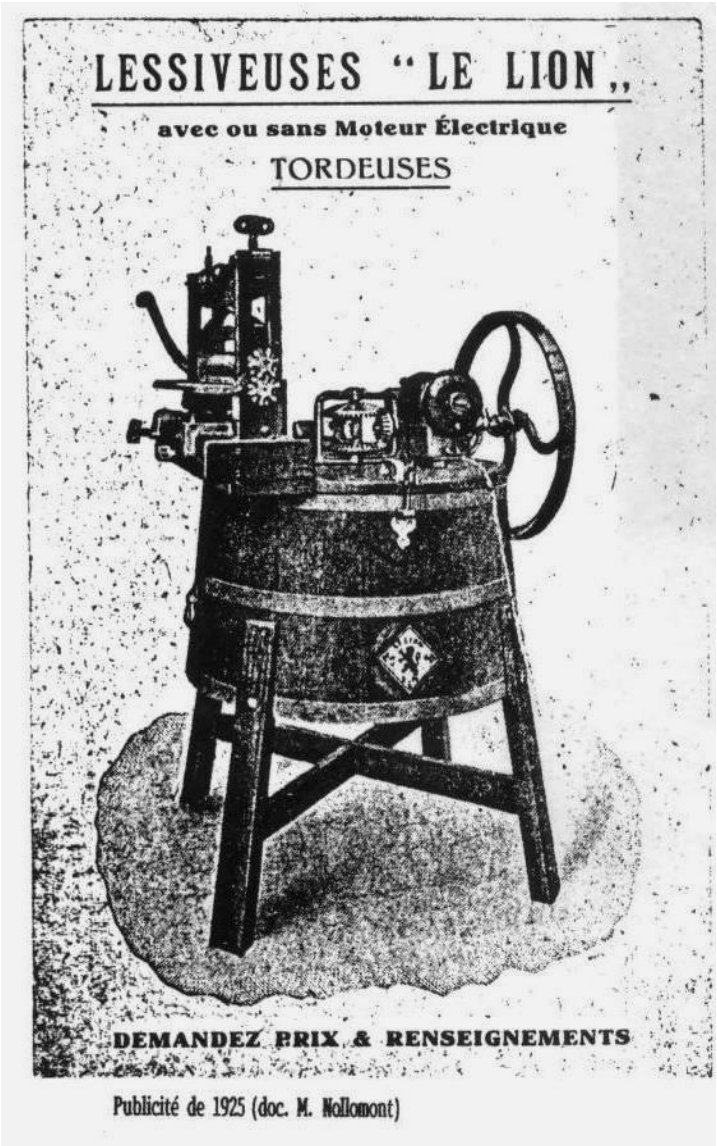
(deuxième partie)

Souvenirs de Mme Goffin (Seraing)

Je suis née en 1919; j'ai dû participer très jeune aux travaux du ménage, parce que ma mère boitait, elle avait l'articulation de la hanche abîmée. Aujourd'hui, on soigne cela couramment, mais à l'époque, on plâtrait sans jamais arriver à guérir. Ma mère est restée deux ans et demi sur le lit, plâtrée pendant des semaines de la taille à la pointe du pied; de quatorze à seize ans, j'ai dû quitter l'école moyenne pour m'occuper du ménage et de ma mère, ma soeur aînée n'était pas assez forte pour la soulever du lit. Je voulais être institutrice, mais après deux ans en dehors de l'école, je me suis contentée de suivre les cours du soir de l'Ecole Ménagère de Jemeppe. Et encore, pendant la troisième année, mon père m'avait trouvé un travail à la cuisine de la clinique Merlot, pour 24O francs par mois, de 7 heures du matin à 6 heures du soir! J'avais dix-sept ans.

Je me suis mariée en 38 et nous avons habité avec mes parents, pour continuer à aider ma mère handicapée. Chaque ménage avait une pièce en bas et une en haut; avant nous, c'était ma soeur et son mari qui les occupaient.

Q.: Comment se passaient les tâches ménagères?



Publicité de 1925 (doc. M. Nollomont)

R.: La première chose, on n'avait pas l'eau courante, ici dans la rue, jusqu'en 1952. Il fallait aller à la pompe au coin de la rue, pour l'eau alimentaire; l'eau de la citerne servait pour l'entretien, mais quand elle était à sec?! Je revois mon père disant: "Ah! Quand on n'aura plus que "çà" à faire pour avoir de l'eau..." et il mimait le geste de tourner un robinet. Le pauvre, il n'aura jamais eu ce plaisir, il est mort en 47.

On nettoyait le pavé chaque jour, on salissait fort parce que la rue n'était pas faite, ni les trottoirs, jusqu'en 1960. On utilisait du savon vert, ou noir, qu'on achetait au poids, directement emballé dans un grand mouchoir. La lessive avait lieu dans la véranda derrière, où mon père avait construit un foyer de briques pour chauffer les eaux. Nous avions une machine à laver en bois, avec un moteur électrique et une essoreuse, puisque depuis longtemps ma mère n'était plus capable de supporter les gros travaux. Après la guerre, j'ai eu un fer électrique, c'est le médecin qui me l'avait conseillé, vu mes problèmes de phlébite; cela m'évitait les allées et venues perpétuelles entre la cuisinière et la table de repassage lorsqu'on chauffait les fers. On mettait les draps à blanchir au soleil, étalés au jardin. La publicité du savon Persil s'est inspirée de cette pratique très courante: "Laver au persil, c'est blanchir sur le pré".

Les égouts non plus, on ne les avait pas. Les WC étaient en bas, dans la cour, un simple système de cuvette à vider dans le jardin, donc. On a connu une aventure cocasse, quand nos amis tournaisiens sont venus. Le mari était un ami de guerre, qui n'avait pas été fait prisonnier comme mon mari; par solidarité, il m'envoyait tous les trois mois un chèque de 100 francs pour la petite. Voilà qu'il va aux WC; il revient, inquiet, et glisse à mon mari: "Ton WC est bouché!". Il avait jeté un grand seau d'eau et tout le bazar remontait, évidemment. Dans leur région, on ne connaissait que les WC de gare, reliés à un puits perdu. Ton WC "bouché"! On en rit encore!

Chaque matin, je commençais par rallumer le feu, une cuisinière au charbon, qui servait pour cuire les repas;

quand il faisait trop chaud, en été, on cuisinait sur un réchaud électrique.

Les années de guerre n'ont pas été faciles pour la nourriture. Les gens du quartier cultivaient des patates et montaient la garde à tour de rôle, quand la récolte approchait. Je ne voulais pas que mon père soit obligé de veiller alors qu'il était déjà fatigué par ses heures d'usine, et j'ai été me proposer à sa place; mais les hommes ont refusé, ils nous ont dispensés du tour de garde, vu que mon mari et mon beau-frère étaient prisonniers.

Q.: Quel était le statut de la jeune fille, dans votre cas?
R.: J'étais fort tenue, à la maison. Quand je travaillais à la clinique, je recevais chaque mois 4O francs pour mes bas et pour le cinéma à la Maison du Peuple; il fallait rentrer tout de suite après la séance! Quand j'ai rencontré mon futur mari, ma mère au début le prenait pour un Italien, à cause de ses favoris et de ses cheveux très noirs; elle détestait les Italiens (un préjugé vraiment borné, mon père n'était pas ainsi) et m'interdisait d'en fréquenter un. Si une commère du quartier lui rapportait: "On l'a encore vue avec son Italien", j'avais une gifle. Un jour, il m'a ramenée jusqu'au seuil, ma mère a exigé de voir sa carte d'identité pour être convaincue.

Q.: Le mari avait-il plus à dire dans le couple?
R.: Cela dépendait des ménages. Mon père, lui, était trop doux, il cédait à tous les caprices de ma mère, qui était une malade difficile. J'ai connu des couples où les décisions se prenaient ensemble; entre nous, il en a toujours été ainsi.

Q.: Et votre expérience de maman?
R.: J'ai accouché de la première ici, en 39; mon mari n'était pas là, il faisait un rappel à l'armée, justement! L'accouchement s'est bien passé, mais le placenta n'est pas venu et une hémorragie s'est déclenchée. L'accoucheuse a appelé le Docteur Valkeneers, qui était parti à Waremme; le Docteur Petit, directeur de la Clinique Merlot, l'a remplacé; il a enlevé le placenta sans endormir... Quand je lui ai demandé combien je devais, il a répondu: "Madame, le meilleur payement, c'est que vous vous rétablissiez", il n'a jamais rien voulu accepter. Je suis restée alitée dix-huit jours, sans force; je prenais des médicaments pour arrêter les saignements, contre l'infection (pas encore des antibiotiques), des comprimés de foie de phoque et des bouteilles de foie de veau. Je commençais à reprendre vie quand j'ai eu mal à la jambe, c'était une phlébite. Le médecin s'est toujours étonné que je m'en sois tirée.

J'ai accouché des deux autres (en 46 et en 52) toujours ici, sur la même table de cuisine que vous voyez, celle de notre mariage. Elle me plaît bien, pourquoi en changer (En effet, c'est une jolie table en chêne, revêtue de carreaux mauves et jaunes, en céramique, NDLR) ? Le troisième pesait 5 kilos un quart et n'était pas pressé de naître. On a attendu, attendu, le médecin passait et repassait, pas moyen de réussir à provoquer l'accouchement. Enfin, mon fils s'est décidé, et tout s'est bien passé. Le médecin m'a reporté dans ses bras, de la table à mon lit; il était bien venu sept fois, il a limité ses honoraires à trois visites et pour la dernière, quand l'enfant était né, il a appelé cela une "visite d'amitié". Je ne l'ai jamais oublié. C'était un vrai médecin, qui se battait pour vous.

La layette des bébés, à l'époque, était spéciale: on découpait de vieux draps de lit pour les "draps de cul", les langes qu'il fallait laver et qu'on repliait entre les jambes du bébé; puis on cousait dans de la toile un grand drap rectangulaire et un autre en croisé molletonné: ceux-là servait à emballer l'enfant complètement, des pieds jusqu'aux épaules parfois, sinon sous les bras; et on saucissonnait le paquet en enroulant autour une longue bande de tissu. L'emmaillotage empêchait d'avoir les jambes arquées, prétendait-on, alors que c'est un problème de manque de vitamines! Pauvres petits, qui ne pouvaient pas gigoter à l'aise!

Je n'ai pas mis ma fille à l'école gardienne, comme la plupart des mamans faisaient; il n'y avait pas de cave à cette école et je craignais les bombardements. Une anecdote: ma fille a dormi avec moi toute la durée de la guerre; au mur, j'avais accroché un cadre avec de nombreuse photos de mon mari. Un soir, la petite, qui avait trois ans, restait assise d'un air fort sérieux. "A quoi penses-tu donc?". "Quand tous les Papas vont revenir de la guerre, comment on va faire pour pas qu'ils t'écrasent dans ton lit?" Elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'un seul homme sur toutes les photos!

Quand mon mari est revenu, elle l'a vite adopté mais elle gardait l'habitude de s'adresser à moi pour obtenir la permission, et je devais tout le temps la renvoyer à son père pour qu'elle apprenne à tenir compte de son rôle. Nous n'avons pas eu de grosses difficultés dans leur éducation, mais de chaudes alertes avec leur santé; la petite a eu la diphtérie à sept ans, le troisième une appendicite d'urgence à un an et demi, puis deux hernies à opérer. A propos de la diphtérie, encore une anecdote célèbre dans la famille: pour éviter la contagion, on avait éloigné le second bébé chez ma soeur, et les trois adultes restés en contact avec la malade devaient se gargariser avec un désinfectant, mettre des gouttes dans le nez, se brosser les dents avec un dentifrice médical. Après un jour, j'en avais assez, j'ai cessé ces comédies. Mon mari me le reprochait et suivait, lui, très scrupuleusement le traitement. La petite s'est rétablie, le docteur a fait analyser des prélèvements dans la gorge des trois adultes, qui pouvaient être porteurs du microbe sans être malades eux-mêmes. Qui a eu un prélèvement positif? Mon mari. Il n'a jamais avalé ce coup du sort et je le taquine toujours avec cela!

Monsieur: Les enfants d'après guerre n'ont pas eu de difficultés à surmonter, c'est très mauvais de ne pas être préparé à lutter; quand ils ont un problème, ils attendent tout des parents. Aujourd'hui, ce sont les parents qui aident les enfants, adultes; et quand les parents ne sont plus bons à aider, on les place en maison de repos; avant, c'était les enfants qui aidaient les parents, jusqu'au bout.

Madame: Oui, et pourtant j'ai toujours répété aux miens: "Quand je serai trop vieille, mettez-moi à l'hospice!", parce que je ne leur souhaite pas ce que j'ai enduré avec ma mère, quatorze ans alitée ici, et moi avec mes trois enfants...

Q.: Quels étaient vos loisirs?
R.: Je n'en avais pas beaucoup. Mes amies d'école habitaient assez loin; le voisinage était composé de personnes plus âgées, à part deux ou trois enfants avec qui je jouais. J'ai été danser de temps en temps au Jardin Perdu, accompagnée par mon père, puis par mon fiancé. J'allais au cinéma. J'écoutais beaucoup la radio, étant jeune fille; mon père, lors d'un héritage, avait voulu offrir un cadeau à ma soeur et moi, j'avais demandé un poste de TSF. Une fois mariée, j'avais la charge de deux ménages et je n'avais guère le temps de recevoir ou de rendre des visites, à part chez les beaux-parents, le week-end.

LA FAMILLE.

II. Grands-parents
- *a)* leur montrer une affection toute particulière : ils y sont très sensibles!
- *b)* ils ont droit à toutes les marques de prévenance, de respect, de gratitude et de tendresse.
- *c)* ne pas s'en départir, même si leurs petites manies font sourire.
- *d)* au jour de l'an, lors des anniversaires familiaux, les enfants ne les oublieront pas.

III. Frères et sœurs
- *a)* fréquentation affectueuse et agréable.
- *b)* obligeance réciproque.
- *c)* tenir compte des bons conseils.

Visiteurs
- *a)* les enfants peuvent venir au salon, toutefois pour un court instant.
- *b)* ayant salué gentiment, ils regagneront leur appartement.
- *c)* ne pas absorber l'attention des grandes personnes ni se mêler à la conversation.
- *d)* cesser tout bruit, éventuellement le jeu.

A table
- *a)* occuper sa place habituelle en silence.
- *b)* être content de ce qu'on reçoit.
- *c)* l'enfant ne parle pas sans y être invité.

Serviteurs
- *a)* les traiter poliment, avec considération et prévenance.
- *b)* tenir les distances.

LA RUE.

I. Règle de conduite générale
- *a)* conduite digne et correcte, par devoir à l'égard de soi-même. de ses relations.
- *b)* ne pas sortir en tenue négligée.
- *c)* hâtez-vous lentement.
- *d)* ne pas s'arrêter devant chaque étalage de magasin.
- *e)* éviter de bousculer les passants, sinon : s'excuser.
- *f)* ne pas gêner les passants avec sa canne ou son parapluie.
- *g)* les écoliers se rendant à l'école ou en revenant ne fument ni ne jouent.
- *h)* ne pas s'absorber dans la lecture.
- *i)* éviter les attroupements devant l'entrée des bâtiments publics.
- *j)* livrer passage
  1. aux supérieurs, aux dames, du côté des maisons.
  2. tout le monde laissera le haut du pavé aux vieillards et aux infirmes.

II. En compagnie
- *a)* les dames, les supérieurs tiennent le haut du pavé.
- *b)* exception est faite si l'on se promène de long en large.
- *c)* en se tournant, ne pas montrer le dos à ses compagnons.
- *d)* s'abstenir de montrer du doigt des passants.
- *e)* observer le bon ton dans les conversations et les gestes.

LA PROPRETÉ.

I. Tête
- a) *visage :* toujours propre et net : la figure est la partie la plus noble du corps et le témoin de la vie intérieure.
- b) *cou :* malpropre : produit une mauvaise impression; le laver : l'endurcit et fortifie les nerfs.
- c) *oreilles :* ne pas laisser s'y entasser du cérumen et de la poussière : cela écœure.
- d) *cheveux :* bien arrangés, soins les plus simples, coupe seyante.

II. Mains
- a) *mains :* les laver plusieurs fois par jour : par propreté et hygiène.
- b) *ongles :* 1. ni trop longs, ni trop courts : rondeur de l'extrémité.
  2. pas d'ongles en deuil.
  3. ne pas les ronger.
  4. ni couper, ni nettoyer en présence d'autrui, à table, en classe, etc.

III. S'il est nécessaire de
- a) *se moucher :* pas bruyamment, mais délicatement;
  en société : en se tournant;
  à table : devant soi, la tête un peu baissée, discrètement.
- b) *tousser, éternuer, bâiller :* jamais inutilement ni trop bruyamment; se couvrir la bouche d'un mouchoir ou de la main.
- c) *cracher :* toujours dans un mouchoir; l'éviter si possible;
  en société : ne pas graillonner.

Souvenirs de Mme Résimont (deuxième partie)
L'éducation

Pendant toutes ces années, ma mère n'eut de cesse de me former, de m'éduquer, de me soigner aussi, car j'eus toutes les maladies d'enfance qu'on peut imaginer. J'occupais tout son temps, elle ne pouvait respirer sans ma présence à ses côtés. Me mettre à l'école gardienne, elle n'y pensait même pas. Les années passèrent dans ce jardin fleuri, dont j'étais l'enfant-roi entourée de cinq adultes, et je leur apportais joie et frissons, car j'étais casse-cou.

En septembre 1937, il fallut pourtant se décider à penser à la rentrée scolaire. Ma mère en pleura des jours à l'avance. Le premier jour fut affreux pour elle. A midi, elle était là pour me reprendre, appréhendant mille choses. Pourtant, vu la longueur du chemin, elle dut se résoudre par la suite à me laisser dîner en classe, ce qui ne me déplaisait pas du tout. Elle veilla à mon instruction dès le départ: devoirs, leçons, tout était fait, révisé ensemble. J'y prenais goût, je redemandais des exercices, des dictées surtout. Je me rappelle celle de Mérimée que j'avais essayée à dix ans, sans trop de fautes.

J'avais, de mon père, le goût du dessin. Je passais des heures à reproduire des illustrations dans mes livres d'images et à les colorier. Mon père peignait sur toile, j'ai encore ses tableaux qui font l'admiration de tous. Ma mère voulut me donner des leçons de piano. Après Schmoll et Czerny, je ne voulus pas étudier davantage et j'arrivai à jouer Chopin, Liszt et la "Prière d'une Vierge" avec plus de sensibilité que de dextérité. Je joue encore aujourd'hui les mélodies de cette époque rien qu'à l'oreille.

La lecture devint mon loisir préféré. Je demandais toujours des livres comme cadeau de Saint-Nicolas, Noël ou anniversaire. Quand je rentrais de l'école, en hiver, ma mère et moi glissions nos pieds chacune dans un four de la cuisinière à pavés, et ma mère lisait à haute voix pendant une heure tous les grands romans de Jules Verne. Quelle heure délicieuse et inoubliable.

Parallèlement aux études, mes parents veillèrent à me donner une bonne santé physique et à savoir me servir de mes mains. Mon père consacrait souvent une demi-heure de sa soirée à me faire faire de la gymnastique sur la couverture à repasser, étalée sur le carrelage de la cuisine. Cela effrayait parfois ma mère qui voyait les étirements, les flexions, les élévations et craignait d'entendre des craquements dans l'un ou l'autre membre. Il m'apprit aussi à nager. A huit ans, je sautais dans la Meuse, au bassin du Pont de Seraing et j'y prenais grand plaisir. Mes parents creusèrent ensemble une piscine de 6m sur 3m au fond du jardin. Alimentée par l'eau du ruisseau, elle était souvent glaciale, surtout que le soleil ne s'y posait que peu de temps, mais elle fut, pendant des années, la gloire de mon père et le théâtre des ébats de toute la famille.

Je roulai à vélo à cinq ans, sur deux roues, et plus tard, j'appris à démonter une roue, enlever le pneu, chercher le trou de la chambre à air en la plongeant dans un bassin d'eau savonneuse et à y coller une rustine.

Puis ce fut la peinture des portes et fenêtres. Vers quatorze ans, je changeai le traditionnel rouge et blanc des boiseries extérieures en bleu et crème, c'était moins gai, mais j'en étais fière, j'y avais consacré quinze jours de vacances !

Quant à ma mère, elle m'enseigna l'art des pâtisseries et entremets. Mon père n'imaginait pas un souper sans dessert et le livre Oetker a été épuisé. Je nettoyais aussi à grande eau; à six ans, pour faire une surprise, je vidai un demi-seau d'eau savonneuse dans la cuisine. Ma mère était chez une voisine. Il n'y avait pas de raclette à l'époque et l'eau dégoulinait sur les marches de la terrasse, se glissant sous les meubles... Je n'arrivais pas à l'absorber avec mon torchon, car je n'avais pas la force de le tordre suffisamment. Quand elle revint, ma mère eut beaucoup de peine à faire sécher la cuisine. Mais d'expérience en expérience, je devins peu à peu une bonne ménagère.

Mon père m'enseigna aussi à ne pas craindre le tonnerre (qui n'est qu'un bruit) et à comprendre le phénomène de l'orage. Il m'emmenait le soir au fond du jardin pour écouter les bruits de la nature et vaincre l'angoisse du noir.

Je poursuivis mes études sans problème. Après les primaires, j'entrai au Lycée de Waha en gréco-latine. Je réussis mes six années sans échec. Ma mère me suivait toujours, mais surtout pour me faire revoir et réciter, car certaines matières n'étaient plus à sa portée.

Puis le grand choix: l'université? Je n'en avais guère le courage et je ne m'en sentais pas la capacité, mais je voulais avoir une bonne formation et un métier honorable. Acquérir surtout cette indépendance qui avait tant manqué à ma mère. Elle qui devait attendre de mon père l'argent de la semaine et faire des miracles d'économie pour s'acheter les nouveautés qui la comblaient. Elle me poussa à continuer, à être "quelqu'un". Je choisis l'Ecole Normale grâce à une amie qui voulait m'entraîner au Congo comme professeur de français. Au premier examen d'entrée, éliminatoire, mon amie fit cinq fautes, il en fallait deux au maximum ! Je continuai donc seule mes deux années et les réussis parfaitement. Je devins régente littéraire. Mes parents étaient satisfaits. J'étais "quelqu'un" ! Je me mariai à mon tour et ce fut un énorme chagrin pour ma mère, car mon grand-père vivait toujours avec eux et jamais elle n'avait connu un foyer à trois. Mais elle me poussa dehors, elle ne voulut pas que j'habite là, elle voulait que je connaisse l'intimité conjugale qui lui avait tant manqué. Elle mourut cinq ans après d'une tumeur cérébrale. Elle allait avoir cinquante-sept ans!

Les emplettes

Il y avait peu de magasins, à l'époque, dans les environs de ma maison. Je me rappelle surtout de ceux qui se trouvaient rue de Boncelles (actuellement rue de la Rose), près du Beau Site: la C.A.V. et chez Theunis. La C.A.V. était sinistre et peu fournie, nous n'y allions pas souvent. Par contre, le petit magasin Theunis regorgeait de marchandises: à droite, le rayon alimentation derrière lequel s'agitait M. Marcel, à gauche, l'aunage présenté par Madame. On pouvait y trouver à peu près tout avant la guerre. Maman aimait son ambiance chaleureuse avec un patron optimiste et blagueur et ses clients amicaux et bavards. Nous revenions de chez lui avec des filets à provisions chargés, le coeur joyeux et le porte-monnaie vide.

Pendant la guerre, il fallut s'inscrire avec la carte de ravitaillement. Ma mère choisit alors de retourner à la Coop (actuellement rue R. Delbrouck), ancien fief de mon grand-père Michel Liebreich. La gérance était alors assurée par M. Evrard. Ma mère pensait y avoir quelque avantage, mais hélas! ce ne fut pas le cas. Cependant, c'était l'occasion pour elle de redescendre à l'endroit de sa jeunesse, d'aller boire une tasse de café-malt chez son frère Henri et de voir des gens. En effet, la rue de Tilff était assez calme, peu de trafic, pas de piéton ou si peu. C'est grâce à l'extension des bus vicinaux, qui s'arrêtèrent enfin au milieu de la rue, que le vendredi devint pour ma mère un jour sacré. Grâce au bus, elle poussa même sa quête de nourriture jusqu'à la rue F. Nicolay, où la maison Mélin (crémerie) était renommée. Nous y vendions même parfois des poulets engraissés par nos soins.

Je me rappelle aussi la maison Skorupa, rue des Faisans. J'allais à l'école avec les filles et je savais aussi la première qu'ils avaient reçu du cacao ou du chocolat (en 1940-41). Je remontais le soir avec 5 francs (de l'époque!) pour 10 ou 15 grammes de poudre brune et amère qui, mélangée à du sucre, servait à préparer mon petit déjeuner du lendemain.

La couture

Pendant la guerre, la pénurie de tissus et la diminution de nos moyens poussèrent ma mère à utiliser des vêtements d'avant-guerre démodés, mais de qualité, pour réaliser des jupes ou vestes pour moi. En 1943, je devenais une jeune fille, j'allais au lycée de Waha à Liège et je me devais d'être habillée si pas vraiment à la mode, du moins fort proprement. Je revois ma mère passant sa garde-robe en revue, et même celle de ma grand-mère. Hélas, celle-ci ne contenait que des vêtements noirs ou gris, avec des boutons et dentelles d'un autre âge, bien que ma grand-mère n'eût que cinquante-neuf ans lorsqu'elle mourut en 1939. Mais, à cette époque, une femme de cinquante-neuf ans était vraiment vieille de corps et d'apparence. Pourtant un de ses sacs en cuir devint une paire de souliers pour moi, car c'était une chose presque introuvable jusqu'en 1946. Je suivis leur fabrication jour après jour chez le cordonnier orthopédiste qui habitait le quartier. Il travaillait pour la maison Roman à Liège et chaque semaine, y portait les commandes réalisées. Je le vis donc tailler la forme des empeignes dans les flancs du sac, puis les talons dans les restes, enfin découper les semelles dans un cuir épais qu'il achetait au pied carré et coudre le tout avec un fil enduit de poix et une alène recourbée, assis sur une chaise basse, au fond de cuir, retenu par des lacets de cuir. Je suivais avec passion les métamorphoses du sac et me réjouissais de porter ces chaussures "neuves". C'était en 1944. Je me rappelle du premier jour où je les mis: en arrivant au Lycée, je marchai exprès sur le pied de mon amie pour qu'elle remarque les miens!

Ma mère avait acheté au début de la guerre quelques coupes de tissus qu'elle gardait précieusement.

Mais les années passant, mes mensurations changeant, il arriva un moment où l'on ne pouvait plus allonger ou élargir mes habits. Elle s'appliqua donc, à l'aide des patrons "Bru" et des conseils de sa soeur, à la confection de nouveaux vêtements, et ce à ma grande joie, car j'avais l'âge d'être coquette.

J'avais une cousine, Josette Liebreich, qui était modiste. Elle transformait les moindres chapeaux en paille ou en feutre en bibis charmants qui complétaient les toilettes du moment. Elle avait de grosses formes en bois sur lesquelles elle enfonçait la coiffure démodée, elle l'imprégnait de vapeur, ce qui la rendait lisse, puis elle la façonnait selon le modèle demandé. Je me souviens d'un léger panama en paille de riz et surtout d'un feutre bleu clair, avec bord rabattu devant, qui me donnait cinq ans de plus, mais que j'avais voulu à tout prix pour ressembler sans doute à Marlène Dietrich !

Souvenirs de Mme Cavraine (Ougrée)

Pendant mes études à l'Ecole Normale, Maman s'occupait des travaux ménagers, de la couture, des raccommodages, du jardinage... Ensuite, j'ai été nommée institutrice aux Trixhes et chargée de 72 enfants; après six mois, une intérimaire en a repris la moitié, Madame Neutelers, qui s'est aussi beaucoup dévouée pour eux. De toute façon, il était impossible de s'occuper de la classe et du ménage. Mes parents ont toujours habité avec moi, même mariée, je ne voulais pas les quitter; nous avons composé un ménage à quatre.

Maman préparait le souper pour tout le monde, on partageait les frais entre les deux couples. Après la disparition de Maman en octobre 40 (tombée malade suite aux bombardements de mai), je me suis occupée du ménage avec l'aide de mon mari; il préparait le souper avec moi, il mettait la table; le samedi, il cuisait des tartes, des gaufres. Et moi, je l'aidais aussi quand il faisait des travaux, réparait le plafond etc. Nous faisions tout à deux.

A cette époque, la lessive prenait au moins trois jours. Avant-guerre, nous n'avions pas de moteur à la machine à laver; mon père tournait souvent la manivelle, quand il était là. Tous les mois, on mettait le linge à tremper dans de l'eau tiède, avec du sel de soude, dans une grande tine, toute la nuit. D'abord les blancs, puis les couleurs; on raclait au couteau les taches d'huile sur le costume de travail de Papa. Puis, on cuisait le linge dans un chaudron chauffé au charbon, on frottait avec une brosse sur une planche en bois. On rinçait plusieurs fois dans une tine, on mettait du bleu pour les blancs et parfois de l'amidon. On séchait au-dessus du poêle, en hiver, ou sur des fils au grenier; en été, on séchait au jardin. Le séchage durait facilement deux jours, une semaine quand il pleuvait. L'eau était dans la cour, il fallait aller la chercher avec des seaux. Certains lessivaient tous les jours, comme chez les mineurs qui se salissaient beaucoup au charbon. Ceux qui avaient peu de linge attendaient qu'il soit sec pour le remettre. La lessive avait lieu dans la cuisine, qui était toujours fort encombrée. Les femmes n'avaient pas une si belle vie que maintenant.

Je n'ai acheté que bien tard une machine automatique, parce que je n'aime pas gaspiller et tant que ma vieille machine allait encore bien, je l'ai gardée.

Les tissus de l'époque étaient difficiles à repasser, les draps de lit étaient en grosse toile épaisse; on portait des dentelles au col, aux manches, et on amidonnait énormément de pièces. Le repassage était compliqué, mais quand on recevait son tablier amidonné de frais, on aurait eu peur de le mettre tellement il était beau. Aujourd'hui, on ne voit plus de grande différence après une lessive.

Ma mère m'a appris à entretenir convenablement la maison, les habits. On n'avait pas tant de poudres, de bouteilles de ci et de ça, ni de produits chimiques qu'aujourd'hui. Un peu de savon ou de sel de soude, et bien rincer surtout, c'est l'important. Pendant la guerre, le savon a manqué et c'était difficile d'entretenir convenablement; difficile aussi de préparer les repas, qu'est-ce qu'on a pu perdre comme temps au ravitaillement!

On lavait le sol un peu tous les jours; on brossait les tapis, les escaliers, on n'avait pas d'aspirateur. Quand nous n'avons plus été que nous deux, ce n'était plus nécessaire de laver tous les jours, la maison ne se salissait pas. Pour le grand nettoyage, qui durait plusieurs jours, tout devait vous passer par les mains: on vidait les armoires, on nettoyait l'intérieur et l'extérieur, on triait les affaires, on remplaçait ce qui ne convenait plus, on vérifiait les vêtements, on les réparait. On lavait les portes, les fenêtres, on retapissait parfois. Quand ma mère n'a plus été là, on y consacrait les premiers jours de vacances.

Ma profession ne me laissait pas de temps pour la couture, mais je raccommodais les bas, les habits, ce qu'on ne fait plus aujourd'hui: on jette dehors. Ma mère cousait très bien, ma grand-mère lui avait appris à faire des robes, des chemises.

J'ai passé mes loisirs en famille. Quand j'étais petite, Maman terminait le ménage le plus vite possible pour sortir au bois avec moi, aller au soleil. Plus tard, mon père me conduisait au cours de violon, et restait avec moi. Il était fier de moi. J'allais à des conférences, des assemblées, rarement au bal, et toujours mes parents m'accompagnaient; je ne suis jamais sortie seule, même pour courtiser; je préférais ainsi. On jouait souvent aux cartes, à la maison, le temps passait vite. Maintenant, les jeunes sortent dépenser de l'argent et laissent les parents seuls; l'argent gâche tout, et plus on en a, moins on en trouve. Avant, les jeunes n'avaient pas d'argent pour sortir en semaine; j'aimais mieux la vie d'avant, on restait en famille.

Avant, les femmes avaient du mal à remplir leurs obligations à la lettre, surtout à cause des enfants; si un enfant tombait malade, le souper manquait. Il fallait être émancipée pour s'occuper convenablement d'un ménage; dans les grosses familles, les mères étaient souvent débordées, pas à la page pour élever leurs gosses, elles les laissaient courir à moitié nus en plein hiver; combien j'en ai vu dans cet état, à l'école; je leur fournissais ce que je pouvais.

L'homme avait tout à dire dans une maison, il tenait l'argent, il était le maître; il allait dépenser au café, aux cartes, le couple se disputait à son retour. Chez moi, ce n'était pas le cas, mon père remettait son enveloppe fermée à ma mère, et mon mari faisait de même pour moi. J'ai eu une belle vie, bien honnête et bien combinée; c'est grâce à mes parents. La ménagère a une situation magnifique maintenant, par rapport à avant, mais elle n'est pas plus heureuse pour autant; elle s'ennuie, ou bien elle est stressée.

Sommaire

Verre de l'amitié et projets 2
Commerces et petits métiers 3
Divers 27
La sidérurgie (suite) 333
Des femmes au quotidien 40